

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/
Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: Pagination continue. | |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>								

BIBLIOTHEQUE

CINO CENTS

Publiée par Poltier, Bessette & Cie, 1540 rue Notre-Dame.

Vol. IV

{ PAR AN }
\$2.50

MONTREAL, 8 MARS 1888

{ UN NUMERO }
5 CENTS

No. 22

LE CONDAMNÉ A MORT LE MORT RESSUSCITÉ

PREMIERE PARTIE



Blanchette n'avait pas seize ans. (Page 512)

LE CONDAMNÉ A MORT

PREMIÈRE PARTIE : LE MORT RESSUSCITÉ

Par PIERRE ZACCONE

I

LA DERNIÈRE HEURE

Le 25 mai, le sifflet aigu d'une locomotive, mêlé aux sons prolongés de la trompe d'un garde-barrière, signalait l'arrivée du train d'Orléans.

Quelques instants après, le train lui-même débouchait sur la voie et faisait son entrée dans la gare du boulevard de l'Hôpital, à Paris.

Il était huit heures du soir ; tous les voyageurs s'empressèrent aussitôt d'abandonner le compartiment dans lequel ils se trouvaient entassés, et chacun d'eux alla presser la main d'un parent ou d'un ami qui était venu à sa rencontre, à la sortie de la gare.

Pendant quelques secondes, ce fut un désordre charmant, où les cris de joie, les appels chaleureux se suivaient avec vivacité.

C'était une vie, un mouvement, une activité, qui se reproduit chaque jour dans les mêmes conditions et que l'observateur suit toujours avec le même intérêt.

A travers ce va-et-vient affairé, au milieu de ce désordre, auquel chacun concourait malgré lui, un voyageur, en apparence indifférent, se promenait, la démarche calme, le pas mesuré, dans le sens de la longueur de la cour.

C'était un jeune homme, il avait vingt-cinq ans à peine et portait un costume de prêtre tout neuf.

Il y avait tout au plus quinze jours qu'il avait dû recevoir les ordres.

Il n'avait pour tout bagage qu'un peu de linge enfermé dans un petit sac de nuit.

Dix minutes se passèrent pendant lesquelles il continua d'aller et de venir.

Le chapeau à larges bords qui couvrait en partie son visage, ne le cachait pas assez pour que l'on pût être frappé de son extrême pâleur et de certaines contractions nerveuses qui parfois venaient plisser ses lèvres. L'œil surtout avait une mobilité qui ne pouvait donner le change sur les sentiments qui l'agitaient.

A des intervalles rapprochés, cet œil noir et profond s'éclairait tout à coup d'étranges lueurs, et l'impatience, le dépit de l'attente trompée, l'ardente préoccupation d'un but mystérieux, tout cela se trahissait par des mouvements aussi rapides qu'impérieusement contenus.

Mais il était évident que cet homme s'observait, et que la crainte d'être remarqué—ou deviné peut-être—lui imposait une contrainte qui paralysait sa liberté.

Tout à coup il s'arrêta, et quelques mots inintelligibles s'échappèrent malgré lui de ses lèvres...

Un abbé venait d'entrer dans la gare.

C'était un homme d'une trentaine d'années environ, au visage pâle et doux, et sur la physionomie duquel se lisaient, comme en un livre ouvert, toutes les épreuves d'une vie, déjà longue de dévouement et d'abnégation.

Le jeune prêtre marcha vivement à la rencontre de ce dernier.

—Monsieur l'abbé Charles?... dit-il en lui tendant une main qui tremblait d'émotion.

—Oui, mon enfant, répondit le nouveau venu en serrant la main qu'on lui offrait. C'est vous qui m'avez écrit ?

—Moi-même.

—La lettre du curé de Saint-James qui vous recommande à moi, fait appel à des souvenirs que je n'oublierai jamais... et je serai heureux de vous être utile à Paris. Y devez-vous demeurer longtemps ?

—Quelques jours seulement, monsieur l'abbé.

—Où allez-vous donc ?

—Je n'en sais rien encore.

—Eh bien... ne perdons pas de temps. Venez, mon ami. Une fois arrivés, nous causerons à notre aise, et si mes conseils peuvent vous aider à choisir une voie heureuse, j'en remercierai Dieu et cet excellent curé de Saint-James qui vous adresse à moi.

Les deux prêtres s'éloignèrent sur ces mots.

L'abbé Charles avait pris les devants ; son compagnon le suivait, réglant son pas sur le sien ; il passait au milieu du bruit, du Paris nocturne, sans paraître seulement y prendre garde.

Ils traversèrent ainsi une grande partie de la capitale, et après avoir gravi une dernière rue à pente raide, ils s'arrêtèrent enfin devant un vaste monument qui détachait sur le ciel sombre sa silhouette sinistre et grise.

Une sentinelle se promenait d'un pas monotone et régulier au seuil de la porte bardée de fer.

—C'est ici ! fit l'abbé Charles en marchant à la porte, qui venait de s'entrouvrir devant lui.

—Mais quel est donc ce monument ? demanda le jeune prêtre en balbutiant.

—C'est la prison de la Roquette, répondit l'abbé, et j'en suis l'aumônier.

Et ils entrèrent.

En traversant la cour, et comme ils passaient sous la lumière d'un bec de gaz, l'abbé jeta un regard sur son compagnon et poussa un cri de surprise.

Ce dernier était livide...

—Qu'avez-vous donc ? s'écria-t-il avec intérêt.

—Rien,—ce n'est rien,—répondit le prêtre, après un moment d'embarras. Je ne suis point encore familiarisé avec les impressions de ce genre et l'idée de me trouver dans cette prison de la mort.

L'abbé Charles lui serra affectueusement la main.

—Bien !... mon ami, dit-il avec douceur, cette émotion part d'un bon sentiment, et je ne puis la blâmer. La part que Dieu nous a faite est souvent pénible et douloureuse : mais il sait mesurer nos forces à l'œuvre que nous avons à accomplir, et il vous donnera un jour l'énergie qui vous manque encore à cette heure. Mais hâtons-nous. Ne nous attardons pas davantage, car je crains bien que, cette nuit, une dure épreuve ne me soit réservée.

—Quelle épreuve, monsieur l'abbé ?

—Rien... rien... Venez, venez !

Au moment où ils se disposaient à monter l'escalier, le directeur de la prison aborda l'abbé Charles, et le prenant à part il lui dit rapidement quelques mots à l'oreille.

L'abbé tressaillit... mais comme il vit que son compagnon l'observait, il s'empressa de lui montrer le chemin, et quelques minutes plus tard il ouvrait la porte de sa modeste chambre.

—Voici ma demeure, dit-il avec simplicité. Déposez là votre petit bagage. Vous trouverez dans le buffet un peu de viande froide et quelques fruits... Mangez et buvez... Puis, si le sommeil vous gagne, vous pouvez disposer de mon lit.

—Mais, vous-même, monsieur l'abbé ?... fit le jeune prêtre.

—Oh ! moi, répondit l'aumônier, j'ai autre chose à faire pour le moment, et je crois bien que je ne vous reverrai que demain matin.

—Que doit-il donc se passer ?

—Je vous le dirai plus tard.

—Pourquoi pas tout de suite ?

—Pourquoi, mon ami ? fit l'abbé avec un singulier accent...

Parce que vous êtes fatigué, que vous avez besoin de repos et que je ne veux pas troubler votre nuit...

En parlant ainsi, il souriait doucement.

Puis il serra les mains du jeune prêtre et sortit.

Ce dernier écouta quelque temps le bruit de ses pas s'éloigner et s'éteindre dans les profondeurs des couloirs, puis il entra dans la chambre, troublé, violemment agité, l'esprit en proie à une inquiétude poignante.

Depuis qu'il avait mis le pied dans la prison, depuis surtout qu'il se trouvait seul dans cette chambre silencieuse, il semblait avoir dépouillé le prêtre; l'homme avait éclaté sous la soutane, et son regard était devenu fiévreux et sombre, sa démarche saccadée et pour ainsi dire haletante.

Tout à coup, il bondit de sa place et courut à la fenêtre.

Un bruit étrange, mystérieux, lugubre, venait de se faire entendre.

Son cœur battait à rompre sa poitrine, une sueur froide perlait sur son front.

Il ouvrit la fenêtre, et se penchant avidement en dehors, il plongea son regard frémissant sur la place de la Roquette.

Devant lui, une masse compacte d'hommes et de femmes, une foule hideuse, pleine de cris et de murmures violents. De loin en loin, les baionnettes des soldats étincelant dans la nuit... Puis, au milieu de tout cela, quelque chose d'informe, une machine lugubre qui élevait ses doux bras rouges vers le ciel, et autour de laquelle des hommes allaient et venaient clouant des planches couleur de sang, à coup de maillet et faisant jouer de temps à autre un triangle d'acier dont le tranchant rayait l'ombre comme d'un sinistre éclair...

Le jeune homme comprit !...

Il poussa un cri et se rejeta vivement en arrière.

II

LA CELLULE

C'était l'échafaud !

Un drame terrible allait s'accomplir ; dans quelques heures, un misérable allait payer de sa tête le crime dont il s'était rendu coupable, et tout se préparait pour le châtement, et c'était sans doute le secret que l'aumônier lui avait caché tout à l'heure.

Il prit brusquement son front dans ses mains, et courut se rouler éperdu sur le lit.

—O mon père ! mon père ! murmura-t-il hors de lui, et comme affolé de douleur.

Et, bien qu'il essayât de se boucher les oreilles pour ne rien entendre, il entendait toujours le bruit sourd qui se faisait au dehors.

Toutefois, cet état de prostration ne devait pas durer longtemps. Cet homme avait évidemment un but mystérieux en venant à Paris, et ce n'est pas le seul fait du hasard qui l'amenaient en ce lieu, à l'heure même d'une si redoutable expiation.

Il se releva.

Par un effort héroïque, il s'était arraché à l'accablement qui l'avait un moment paralysé, et il voulut aller fermer la fenêtre.

Mais il n'en eut pas le temps...

La porte de la chambre venait de s'ouvrir, et l'abbé Charles était entré.

—Eh bien ! demanda le jeune prêtre avec un accent intraduisible, vous l'avez vu... il vous a parlé ?...

L'aumônier remua douloureusement la tête.

—Vous avez compris ? dit-il d'un ton grave.

Et comme le jeune prêtre, tourné vers la fenêtre, lui montrait la foule qui inondait déjà la place de la Roquette et qui augmentait à chaque instant :

—Oui, continua l'aumônier avec tristesse, oui... cette nuit, il y aura un grand deuil au ciel... Il s'agit d'un malheureux qui a, dit-on, versé le sang de son semblable ! Hélas ! j'espérais qu'arrivé à ce moment suprême, cet infortuné aurait quelques élans vers Dieu, que le repentir pénétrerait enfin, en lui, par les brèches de son cœur brisé. Mais, rien. Il raille la mort, il insulte la majesté de la justice, il jette un dernier défi à la bonté de Dieu ! Ah ! c'est un cruel spectacle, mon ami, et vous m'en voyez tout bouleversé.

L'aumônier s'était pris à marcher avec agitation à travers la chambre ; de temps en temps, il s'arrêtait pour essuyer la sueur qui inondait son front pâle.

Le jeune prêtre s'approcha alors de lui, et posa sa main tremblante sur son bras.

—Monsieur l'abbé, dit-il d'une voix émue, le malheureux dont vous parlez, ne s'appelle-t-il pas Evrard ?...

—En effet, répondit l'abbé Charles.

—Il a longtemps habité le pays d'où je viens.

—L'y auriez-vous connu ?

—Oh ! fort peu... Mais, à ce propos, il m'était cependant venu une idée.

—Laquelle ?

—Ne voyez, je vous prie, dans ma demande que le seul désir de faire une bonne œuvre et de rendre une âme à Dieu.

—Parlez ! parlez !

—Je pensais donc, en vous écoutant tout à l'heure, que si j'étais admis à parler à cet homme, si je pouvais lui rappeler certaines particularités de son enfance, le nom de quelques-uns de ses amis, qui sait ? peut-être parviendrai-je à toucher son cœur et à l'amener au repentir.

L'aumônier réfléchissait.

—Oui, dit-il d'un ton rêveur, oui, vous avez raison : c'est Dieu sans doute qui vous inspire ! Ah ! il ne sera pas dit que j'aurai repoussé cette chance dernière de salut ! Voyons ! êtes-vous disposé à me suivre ?

—Quand vous voudrez.

—Et le courage ne vous manquera pas, en présence de ce malheureux ?

—Oh ! je vous le promets, monsieur l'abbé.

—Et bien ! venez, mon ami, venez... et que Dieu vous dicte les paroles que vous allez lui dire !

Les deux prêtres sortirent hâtivement de la chambre, et arrivèrent bientôt au seuil de la cellule du condamné.

La sentinelle s'effaça pour laisser passer les deux prêtres.

Un guichetier fit jouer les verrous de la porte ; l'aumônier, ayant poussé doucement son jeune compagnon, il le fit entrer dans la cellule, qui se ferma aussitôt derrière lui.

Le jeune prêtre se trouvait seul avec le condamné !

Mais ce malheureux, tout entier absorbé dans les méditations de la dernière heure, n'avait rien entendu de ce qui venait de se passer.

On lui avait passé la camisole de force, il était allongé sur son lit, le front baissé et le regard fixé au parquet.

L'aspect de son visage, qui accusait quarante ans environ, avait quelque chose de repoussant et de dur, ses cheveux noirs, rudes, serrés, étaient plantés droit sur sa tête, ses sourcils épais et roux ombrageaient deux petits yeux gris pleins d'astuce et de ruse... On devinait sous cette apparence farouche un homme d'intelligence dégradé par le vice et le crime.

Quand il l'eut bien examiné dans cette attitude, le jeune prêtre fit quelque pas en avant et vint lui toucher l'épaule.

Le condamné bondit de sa place.

Il crut un moment que l'heure était venue.

—Hein ! quoi ! que me veut-on ? demanda-t-il d'un ton effaré et en roulant autour de lui des regards terrifiés.

Puis il se pencha vers le prêtre, l'examina avec attention, et finit par le regarder fixement :

—Mais c'est lui ! balbutiait-il tout bas... ce n'est pas un rêve... c'est bien lui !...

Et il poursuivit aussitôt sur un ton plus élevé.

—Eh ! c'est donc toi, petiot ! Fallait le dire, garçon... Tu m'as fait peur. Quo diable !... on prévient. Comment veux-tu qu'on te reconnaisse sous ces bolles frusques neuves ?... Ah ça ! tu t'es donc fait prêtre depuis que nous nous sommes vus ?

—Ne parlez pas si haut, interrompit vivement le jeune homme, et songez plutôt au peu de temps qui m'est accordé pour vous voir.

—Tu viens donc de là-bas ?

—J'en arrive.

—Alors tu viens pour me sauver. Tu me sauveras, n'est-ce pas ? C'est pour cela que tu es venu ?

Et le condamné eut un sourire d'espoir.

Le prêtre remua la tête.

—Vous parlez de vivre, répondit-il, et l'échafaud se prépare. Songez que la justice des hommes est prête, que la foule attend la victime... et que cette victime c'est vous.

—Moi ! moi ! fit le condamné avec exaltation ; mais je ne veux pas mourir, entendez-vous ! Il me faut la vie... je la veux... Je tuerais le bourreau, s'il ose me toucher... Oh ! vivre ! vivre !

Et pâle, haletant, hors de lui, le coin des lèvres souillé d'une écume sanglante, il retomba accablé sur son lit.

En ce moment, on venait de frapper à la porte.

C'était le guichetier !

Il avait entendu les cris du condamné, il craignait pour le prêtre, et demanda à ce dernier s'il ne désirait pas que l'on entrât.

—Non ! non ! répondit le jeune homme ; laissez-moi accomplir ma mission jusqu'au bout. Il faut que le ministre de la religion soit seul en face de l'homme qui va mourir !

Et en parlant ainsi, il s'était tourné vers le condamné, et lui recommandait le silence. Le guichetier se retira.

On n'entendit plus bientôt que le pas monotone et régulier de la sentinelle qui se promenait dans le couloir, et le bruit plus sourd des coups de maillet qui arrivait du dehors.

Cependant le condamné s'était relevé ; il avait saisi, avec des yeux hagards, le geste que venait de lui faire le jeune prêtre, et, en proie à une inquiétude mêlée d'étranges espoirs, il essayait, avec les manches de la camisole de force, la sueur froide qui baignait son front.

III

LE DERNIER ENTRETIEN.

—Pourquoi as-tu éloigné le gardien ? demanda le condamné, en enveloppant son interlocuteur d'un regard où se mêlaient en même temps, et la crainte et l'espoir.

—Je l'ai éloigné pour que nous puissions rester seuls, répondit le jeune homme en tournant un œil soupçonneux vers la porte.

—Tu as donc quelque chose à me dire ?

—Peut-être.

—Tu m'apportes les moyens de me sauver ?

—Je n'ai pas dit cela.

Un mouvement d'impatience s'empara de nouveau d'Évrard ; il eut un geste irrité ; son œil s'injecta de sang.

—Mais c'est là ce que je veux que tu me dises, répliqua-t-il avec une fureur sourde. Il faut que je vive, te dis-je... Comprends-tu : je ne veux pas monter sur l'échafaud, et si tu refuses de me servir à ce moment suprême...

Le condamné s'exaltait de nouveau ; dans la situation terrible où il se trouvait, toutes ses sensations se décuplaient ; les pommettes de ses joues s'étaient colorées, et ses doigts nerveux se crispaient sur la camisole de force.

—Calmez-vous... dit le jeune homme avec prière.

Le condamné se redressa avec force.

—Me calmer !... répliqua-t-il vivement... cela est facile à dire. Tu ne sais pas... depuis que je suis ici... tout ce que j'ai remué de projets dans ma tête... Comment mon cerveau n'a-t-il pas éclaté... Comment ne suis-je pas devenu fou... Et puis... et puis...

Une expression nouvelle se répandit sur les traits du malheureux.

—Crois-tu donc que j'aie dormi une heure depuis que je suis condamné ? reprit-il peu après, est-ce qu'on peut dormir quand on a trempé ses mains dans le sang ! Les nuits se peuplent tout à coup de fantômes... on vit avec le souvenir de son crime comme avec le spectre de celui que l'on a assassiné. Ah ! si l'on savait cela avant !...

Tant que je me suis trouvé sur les bancs de la cour d'assises, j'ai fait encore bonne contenance, on espère toujours.

Il y avait là les juges en robe rouge, le procureur, les huisiers, les jurés, puis les avocats, et la foule, que sais-je ! Je me sentais regardé... j'étais le spectacle, et, par amour-propre, par vanité, — on en met jusque là-dedans, — je me tenais...

Le condamné eut un sourire plein d'amertume.

Il poursuivit :

—Cela dura ainsi combien d'heures ? je ne sais pas... Bien-

tôt... je n'ai rien entendu... Parfois seulement, je saisisais mon nom prononcé, vaguement... mais ce nom me laissait indifférent comme s'il se fût agi d'un autre. Mon esprit avait tout à coup été absorbé par une pensée nouvelle ; tout avait disparu : je n'apercevais plus ni juges, ni avocats, ni gendarmes, et sais-tu quelle était cette pensée et pourquoi elle m'absorbait à ce point ?

En faisant cette question, la voix d'Évrard s'était prise à trembler.

—Parlez... parlez..., répondit le jeune homme.

—C'est qu'à ce moment, un voile était tombé devant mes yeux, et que j'avais revu, comme dans un rêve, tout mon passé heureux et libre. Pour être devenu criminel, on n'en a pas moins été enfant. On a couru dans les champs et dans les bois. On a eu une mère, qui vous a fait agenouiller à l'église et dont vous vous souvenez toujours ; une femme que l'on a aimée... et qui, dans un jour d'amour, vous a donné de beaux et purs enfants, que l'on ne peut pas oublier.

Évrard eut un sanglot qui étouffa sa voix.

—Oh !... mon enfant ! ma pauvre petite fille, balbutia-t-il. Que va-t-elle devenir quand je ne serai plus là ?... Qui donc l'aimera maintenant ? Tous les enfants ont une mère ou un père... Elle seule n'aura ni père ni mère !

Le malheureux condamné tourna ses yeux remplis de larmes vers le jeune homme qui l'écoutait avec une poignante émotion.

—Elle s'appelle Louise..., continua-t-il d'un ton brisé... Tu ne l'as pas vue, toi ?... Elle a quinze ans, elle est grande et belle avec des cheveux blonds qui lui couvrent les épaules, que j'aimais tant à embrasser. Je la vois toujours, et c'est tout simple..., je n'aimais qu'elle... Si l'on pensait à tout cela, est-ce qu'on commettrait jamais de crime ?... Tandis qu'à présent, mon Dieu !... c'est horrible...

Évrard secoua la tête..., et il eut un regard où traversa un éclair de révolte.

—Jusqu'au dernier moment, reprit-il d'une voix tremblante, jusqu'à la dernière heure, j'avais espéré. Pendant que mon avocat parlait, il me semblait que tous ces hommes l'écoutaient avec bienveillance. Je me disais : Ils auront pitié... ils me donneront vingt ans de bagne... ils me laisseront vivre. J'espérais être forçat... un forçat... cela peut encore embrasser sa fille.

Est-ce qu'il serait possible de dire toutes les idées folles qui me sont passées par la tête ?

Après les plaidoiries on m'a entraîné hors de la salle, et quand je suis rentré, ma première pensée a été de chercher à lire sur les visages qui m'entouraient quel était mon sort.

Mais les visages étaient pâles, les regards étaient mornes ; rien ne trahissait l'émotion d'un arrêt terrible. Le greffier s'étant levé, il a lu quelque chose ; tout ce qu'il a dit se résumait à ceci : *Sur toutes les questions, ou l'accusé est coupable.*

C'était tout !...

Pas d'atténuation... rien !...

Je compris tout de suite... Un flot de sang monta à mon cœur et je devins blême et me retins à la barre pour ne pas tomber.

Un instant après, la sentence de mort était rendue.

Quant à moi, j'avais jeté un cri, le nom de Louise était venu sur mes lèvres avec un sanglot, et je m'étais évanoui !...

En achevant ces mots, et comme si le fatal souvenir qu'il évoquait avait ouvert à la fois toutes ses blessures et l'avait rendu à tout son désespoir, le malheureux porta ses deux mains à sa gorge qui râlait.

On eût dit qu'il était près d'étouffer.

—Oh ! à boire ! Donnez moi de l'eau ! cria-t-il en retombant pour la seconde fois sur son lit.

—A boire ! de l'eau ! cria-t-il.

Le jeune homme s'empressa d'aller à la table ; il y prit un verre qu'il remplit d'eau fraîche et revint peu après vers le patient, dont le regard atone l'avait observé sans le voir.

Dans ce verre qu'il allait lui présenter, le jeune homme avait

précipitamment et d'une main tremblante, versé quelques gouttes d'une liqueur contenue dans un flacon qu'il venait de tirer de sa poche.

Mais le condamné n'avait rien vu.

Étendu sur son lit, brisé d'émotion, presque fou de terreur, il labourait sa poitrine en feu de ses poings fermés par la camisole de force.

C'était un spectacle hideux.

— Remettez-vous, dit le jeune homme, buvez ceci, et je vous confierai ensuite un secret, duquel dépend votre salut.

Le condamné avala d'un trait le breuvage qu'on lui offrait.

— Quel secret ? demanda-t-il aussitôt avec de fauves éclairs dans les yeux ; de quel salut parlez-vous ?

— Du vôtre.

— C'est donc possible ?

— Qui sait ?

— Ah ! tu me fais mourir ; j'attends . Réponds... explique toi...

Mais le prêtre s'était tu

Il écoutait.

Depuis quelques secondes, des bruits de pas s'étaient fait entendre dans le couloir qui conduisait à la cellule, et un frisson avait mordu ses chairs.

— Écoutez ! dit-il en indiquant la porte.

— Eh ! que voulez-vous que j'écoute ? répondit impétueusement le condamné, je n'entends que vous, et vous vous taisez. Ah ! ce n'est pas là ce que vous m'aviez promis.

Il n'acheva pas.

La porte de la cellule s'était ouverte . plusieurs personnages venaient d'entrer.

Le condamné n'en aperçut qu'un seul.

Il ne l'avait jamais vu, — il le reconnut tout de suite

C'était l'exécuteur des hautes œuvres.

IV

LES PRÉPARATIFS.

Le condamné poussa un rugissement et proféra un blasphème.

— Oh !... s'écria-t-il éperdu, ils m'ont trompé... ils sont venus me parler de salut, ils m'ont endormi avec des mensonges infâmes.

Et comme le gardien chef, s'étant approché, lui ordonnait de se lever :

Ne me touchez pas ! ajouta-t-il, les prunelles dilatées et le visage gonflé. Je ne veux pas. J'aime mieux mourir ici. Je préfère que l'on me tue dans cette cellule. Allons, commencez. Vous êtes dix contre un, vous pouvez tout... Et moi ! moi !

Les spectateurs de cette scène affreuse demeuraient attentifs et silencieux dans la cellule. Ce n'était pas la première fois que de pareilles résistances se produisaient, et les uns et les autres savaient que les malheureux que l'on vient chercher pour les mener à la mort éprouvent presque toujours une crise analogue.

Ils attendaient que l'accès fut passé.

Cependant, l'abbé Charles s'était approché du jeune prêtre.

— Eh bien ! lui dit-il à voix rapide et basse, avez-vous réussi dans votre tentative ?

Le jeune homme tressaillit... Puis, après une seconde d'hésitation, il se pencha vivement à l'oreille de l'aumônier.

— Mon père, répondit-il, il faut que je vous parle.

— Que s'est-il donc passé ?

— Je vous l'expliquerai.

L'abbé allait répliquer, mais à ce moment même un cri retentit dans la cellule, et ils se précipitèrent vers le patient, qui se débattait entre les mains de l'exécuteur.

La crise nerveuse qui s'était emparée de lui avait pris un caractère singulier et inattendu. Depuis un moment son visage, naguère encore rouge et violacé, était tout à coup devenu pâle et comme marqué de taches noires, ses yeux, démesurément dilatés, roulaient hagards dans leur orbite... Sa voix râlait dans sa gorge serrée. Enfin, après avoir tordu ses bras dans

un dernier effort de colere et de désespoir, il venait de pousser un cri et était retombé sur son lit, sans souffle, la bouche écumante... inanimé !...

Le directeur de la prison avait remué la tête, tout en observant, et puis, il lui avait pris les mains.

— C'est la seconde fois, dit-il en fronçant le sourcil, que je vois se produire un pareil effet.

— Qu'est-ce donc ? fit le jeune prêtre qui s'était rapproché, avec anxiété.

— Regardez-le vous-même.

— Il est évanoui...

— Il est mort...

— Il est sauvé ! murmura le jeune homme.

V

SUR LA PLACE DE LA ROQUETTE,

Pendant que cette scène se passait de ce côté, le flot de la foule n'avait cessé de monter au dehors, et maintenant c'était sur les toits, au faite des cheminées, à toutes les saillies des murs, et jusque dans les branches des arbres qui s'agitait, au vent d'une curiosité ardente et implacable, des milliers de grappes humaines, et tous ces regards fievreux étaient tournés vers la petite machine, dont le triangle étincelaient aux premiers feux du jour.

Car le jour commençait à poindre.

Par un de ces contrastes qui sont une des plus cruelles ironies du hasard, le ciel était pur ce jour-là, et une teinte rosée empourprait l'horizon.

On était au mois de mai, une belle matinée s'annonçait, il y avait dans l'air comme des souffles embaumés, de pénétrantes effluves qui semblaient les promesses parfumées du printemps.

C'était une de ces matinées par lesquelles le cœur se dilate sous une émotion jeune et fraîche, une de ces heures bénies où l'on est heureux de vivre.

Et un homme était là, derrière le mur sombre, qui n'avait plus que quelques minutes à lui.

A quelques pas de la prison, sous l'un des tilleuls le plus rapproché de la porte par laquelle le condamné devait sortir, deux hommes — deux types de la bohème nocturne — l'un âgé de cinquante ans, l'autre de vingt-cinq à peine, échangeaient, de temps à autre, quelques paroles à voix basse.

Et tandis que leurs voisins suivaient avec une poignante avidité toute la mise en scène de l'exécution qui se préparait, ils paraissaient avoir concentré leur attention sur le mouvement que profilaient à deux pas les vives arêtes de la silhouette gris.

— Dis donc, Philippe, dit tout à coup le plus vieux, il me semble que ça tarde bien...

— Faut d'la patience, père Champenois, répondit son compagnon. Que diable, Paris ne s'est pas fait en un jour.

— Tu n'aperçois pas la *Louise*, par ici ?

— Plus souvent ! Est-ce que vous croyez qu'elle va se déran-

ger pour si peu ?

— Enfin, tu as rendez-vous avec elle ?

— Oui, père Champenois... demain soir, barrière Montparnasse... vous savez bien... aux alentours de Clamart.

— C'est donc là qu'on va la porter ?

— Qui sait ?

— Pauvre Evrard !...

— Est-ce que vous allez vous attendre à présent ? Voyons, il faut remettre ça à un autre jour. Quelle heure est-il ?

— Cinq heures viennent de sonner.

— C'est le moment... attention... voilà la porte qui s'ouvre.

— En effet.

— Oh ! où ! mais, Dieu me pardonne ! je crois qu'il y a du nouveau... Ne voyez-vous pas les soldats du poste qui viennent de rentrer ?

— Que s'est-il donc passé ?

— Ah ! vous êtes curieux, père Champenois, mais voilà justement le commissaire, et si vous voulez le lui demander...

Le père Champenois ne répondit pas à cette saillie.

Un mouvement extraordinaire venait de se produire autour de la prison. Les agents de police allaient et venaient d'un air affairé. Quelques officiers de paix s'étaient dirigés du côté de l'échafaud, et l'on avait pu remarquer que l'exécuteur avait adressé une courte et vive allocution à ses aides groupés autour de la machine.

Une immense curiosité s'empara alors de la foule frémissante ; le soupçon, vague encore, de la vérité, envahit tous les esprits, et le désappointement se peignit sur tous les visages.

—Eh bien ! en voilà une de mystification ! s'écria Philippe qui, avec son flair de Parisien, avait tout compris d'un coup d'œil.

—Qu'y a-t-il ? interrogea le père Champenois.

—Ce qu'il y a, parbleu ! c'est visible à l'œil nu. La guilotine fait relâche pour cause d'indisposition.

Un homme passait, qui surprit ce dernier mot.

Il s'arrêta.

—Non, dit-il brusquement, mais pour cause de mort subite. Et il s'éloigna.

Philippe et le père Champenois s'étaient laissé glisser de l'arbre qu'ils occupaient.

—Vous avez entendu, père Champenois, dit Philippe en entraînant son compagnon.

—Parbleu ! répondit ce dernier, c'est clair.

—Vous trouvez...

—Dame !...

—Et vous ne pensez pas qu'il y a du louche là-dessous ?

—Que veux-tu dire ?

—Rien ; mais j'ai mon idée. Si vous voulez me suivre, je vous expliquerai cela.

—Où me conduiras-tu ?

—Chez la Louve. Venez, et avant une heure je vous promets que nous saurons à quoi nous en tenir sur la mort subite d'Evrard.

Les deux hommes se mirent à descendre rapidement la rue de la Roquette, tandis que la foule obstinée et cynique continuait de stationner sur la place, commentant sur tous les tons l'incident qui venait de se produire.

Cependant le drame de la cellule avait eu son cours régulier et logique après la mort du condamné.

Le jeune prêtre avait un moment voulu intervenir ; il connaissait, disait-il, la famille du malheureux, et insistait en son nom pour que le corps inanimé qui était là lui fût remis.

Mais les règlements s'opposaient à ce que l'on accordât une pareille faveur, et le directeur de la prison déclara qu'après les constatations légales qu'il allait provoquer, le corps serait, selon l'usage, porté à la clinique de Clamart.

Cette décision parut vivement contrarier le jeune prêtre, qui pourtant se garda de faire de nouvelles observations.

Mais il était en proie à une préoccupation évidente, et son regard presque égaré s'adressa à l'abbé Charles, qui, depuis quelques minutes, poussé par un instinct inexplicable, l'observait avec une profonde attention.

—Qu'avez-vous donc, mon ami ! lui demanda-t-il en lui prenant les mains.

—Ce que j'ai, mon père, ce que j'ai, répondit le jeune homme profondément troublé... Ah ! vous ne pouvez comprendre, en effet, tout ce qui se passe en moi.

—Parlez ! alors, mon ami... ouvrez-moi votre cœur tout entier.

Le jeune homme jeta un regard effrayé autour de lui. Il lui sembla que tous les yeux s'étaient tournés de son côté. Il eut peur.

—Non ! pas ici, mon père, répondit-il, par pitié, rentrons à votre chambre. C'est là seulement que je pourrai vous confier le secret terrible que je porte en moi !

—Que voulez-vous dire ?

—Venez ! venez !

Ils sortirent.

Dix secondes après, ils étaient dans la chambre de l'abbé

Charles. Mais à peine y furent-ils entrés, que ce dernier ne vit pas, sans une profonde stupéfaction, le jeune prêtre fermer la porte avec soin, et venir s'agenouiller à ses pieds.

—Pardonnez-moi, mon père, dit-il en même temps, pardonnez-moi, car je vous ai trompé...

—Vous ! mon enfant.

—Je ne suis pas prêtre !...

—Grand Dieu !

—Et l'homme que nous venons de voir mourir, celui que l'on va transporter tout à l'heure à la clinique de Clamart, celui-là, mon père n'est peut-être pas mort.

VI

L'AVEU.

L'abbé Charles resta un moment interdit et bouleversé à cette révélation inattendue ; il s'était instinctivement reculé de quelques pas, et considérait avec une sorte de terreur le jeune homme qui continuait de rester agenouillé.

—Qu'avez-vous fait, malheureux ? dit-il enfin, en joignant les mains par un geste d'épouvante.

Sauvez-le, sauvez-moi, supplia son interlocuteur

—Mais cet homme est criminel.

—Je le sais.

—Et qui êtes-vous donc vous-même, pour oser vous substituer à la justice des hommes ?

Le jeune homme s'était relevé à ces paroles sévères.

Sa belle figure éclatait de noblesse et de résolution...

—Moi, monsieur l'abbé, répondit-il, d'une voix mâle et assurée, moi, je ne suis qu'un enfant et je porte un nom déshonoré. Mon père a été condamné à une peine infamante pour un crime dont il n'est pas coupable, et j'ai voué ma vie à la réparation de cette grande injustice.

—Mais quel rapport ?... objecta l'abbé Charles.

—Il y a quelques années de cela, monsieur, Evrard n'était pas devenu assassin ; il n'était encore qu'incendiaire. Nous habitons le même pays, notre ferme était voisine de la sienne, mais tandis que tout le monde honorait et estimait mon père, Evrard avait déjà soulevé contre lui bien des animosités légitimes. Il n'en fallut pas davantage pour ce misérable... Il devint jaloux de mon père et jura de le perdre.

—Eh bien ?

—Eh bien ! c'est de cette époque que datent tous nos malheurs. Non loin de notre ferme, relativement assez importante, habitait un riche propriétaire qui, tous les ans, venait avec sa fille Armande passer quelques mois d'été auprès de nous. J'avais vingt ans alors. On m'avait fait élever à la ville ; je venais d'achever mes études, et je vivais auprès de mon père en attendant qu'il me désignât lui-même une carrière. Je ne savais rien encore de la vie ; j'avais la tête et le cœur pleins des illusions de cet âge, et je n'étais guère disposé à tenir compte des distances sociales. Le jour où je vis Armande pour la première fois, je ne me demandai pas si elle était riche ou pauvre, si elle était noble ou roturière, je vis qu'elle était belle, comme Dieu a fait les anges, et je me mis à l'aimer avec tout l'enivrement de mes vingt ans.

Le jeune homme fit une pause.

—Ah ! c'était une sainte et douce créature, monsieur, reprit-il bientôt avec effusion : seize ans à peine les pauvres n'avaient appris qu'elle était riche que par les aumônes qu'elle répandait autour d'elle.—Comment je la rencontrai, comment nous échangeâmes nos premiers regards... je n'en sais plus rien... mais elle ne fut pas longtemps à lire dans mes yeux un amour que je ne cherchais pas à cacher, et moi-même, monsieur, je devinai que cet amour était partagé... Ah ! le jour où je fis cette découverte, j'aurais pu mourir sans crainte, car j'aurais emporté du bonheur pour l'éternité...

L'abbé écoutait silencieux. A ces dernières paroles, un pâle sourire vint effleurer ses lèvres.

Le jeune homme le remarqua.

—Pardon, monsieur, lui dit-il aussitôt, je voudrais abrégé, mais je ne le puis pas... Tout cela, voyez-vous, c'est la cause

de notre malheur, et je veux tout vous dire... tout... En rentrant à la ferme, je trouvais mon père, assis, pensif et triste, sur le seuil de la porte. Au bruit de mes pas, il releva le front et me regarda avec une singulière insistance.

—Te voilà, mon enfant, me dit-il de sa voix grave et douce ; d'où viens-tu donc à cette heure ?

—Je balbutiai une réponse évasive et je le vis remuer la tête avec incrédulité.

—Non ! répondit-il, il ne faut pas mentir, c'est très mal... Tu viens du château, n'est-ce pas ?

—Oui, mon père.

—Tu as vu mademoiselle Armande ?

—C'est vrai.

—Eh bien, c'est d'elle que j'ai à te parler. Assieds-toi là et causons.

Je m'assis à côté de lui. Je me sentais embarrassé, mais point confus. J'étais décidé à tout lui avouer et à aller au-devant de ses reproches.

Il me prit la main.

—Mon enfant, me dit-il, je ne veux pas te gronder. Ce que tu as fait, un autre l'eût fait à ta place. Tu as été séduit par la grâce et la bonté de mademoiselle Armande, et ton cœur s'est éveillé... Soit... Ce n'est pas un crime cela... Mais tandis que tu t'abandonnais à ta première impression de jeune homme, moi, je veillais avec sollicitude... et j'ai vu d'étranges choses.

—Quelles choses, mon père ?

—À ton âge, on ne sait pas encore dissimuler ; cet amour que tu avais voué à la fille, le père l'avait deviné... et cependant il n'a rien dit... il n'a rien laissé paraître de son mécontentement, il a toléré même vos rencontres, quand d'un mot il pouvait les empêcher et les défendre... Pourquoi cela ?

—Mais je l'ignore.

—Et moi, j'ai cru le comprendre.

—Expliquez-vous.

—Il y a un mystère dans cette famille, mon enfant ; lequel, je n'en sais rien encore, mais je le saurai. Cet homme est puissant parce qu'il est riche. Je l'ai rencontré plusieurs fois. Son regard est mauvais ! Il voit souvent Evrard, depuis quel temps, et ils ont dû parler de nous. Je te le répète, il faut prendre garde.

Les appréhensions de mon père étaient bien un peu vagues, elles ne reposaient sur aucune donnée précise, et quoique j'eusse l'habitude de l'écouter avec une entière soumission, je traitai cette fois ses recommandations avec légèreté, et je n'y arrêtai pas mon esprit.

Et cependant, monsieur l'abbé, à quelques jours de là, le feu dévorait une ferme appartenant à un ami d'Evrard, et mon père était accusé de ce crime.

—Comment cela ?

—Oh ! ce fut une fatalité.

—Mais les preuves... Il fallait des preuves.

—On en trouva. Mon père était allé le jour même à la ville et en était revenu fort tard. Cette circonstance tourna tout d'abord contre lui.

—Il n'avait donc rencontré personne ?

—Il n'avait rencontré qu'Evrard.

—Eh bien !

—Evrard était le seul qui pût sauver mon père, mais il le haïssait, et il ne voulut rien dire.—J'étais allé le trouver ; je m'étais jeté à ses genoux, je l'avais supplié, je n'obtins de lui qu'un mot atroce.

—Lequel ?

—Je ne dirai rien, petiot, me répondit-il, parce que M. de Lançon m'a ordonné de ne rien dire.

—M. de Lançon !... fit l'abbé Charles en frissonnant.

—C'est le père d'Armande.

—Voilà qui est étrange.

—Est-ce que vous le connaissez ?

L'abbé Charles garda un moment le silence, fit quelques pas dans la chambre, en proie à une profonde agitation, et revint peu après vers le jeune homme.

On eût dit que le nom qu'il venait d'entendre avait imprimé un autre cours à ses idées.

—Comment vous nommez-vous, mon ami ? dit-il alors d'un ton plus bienveillant.

—George Gauthier, monsieur l'abbé, répondit le jeune homme.

—Et vous avez vingt-cinq ans ?

—Oui, monsieur l'abbé.

Il y eut encore un silence, et puis l'abbé reprit d'une voix plus ferme :

—Ce que vous m'avez dit est, en effet, bien singulier ; mais je trouve inexplicable surtout que le passé de votre père ne l'ait pas sauvé, et qu'on ne lui ait pas tenu compte de vingt années de probité et d'honneur...

—Vous avez raison, monsieur l'abbé, répondit Georges ; mais il y a dans cette affaire des choses qui sont restées inexplicables.

—Lesquelles ?

—Mon père, pour subvenir aux frais de mon éducation, avait eu recours à des emprunts onéreux. On le savait gêné depuis quelque temps, et sa stupéfaction fut profonde quand, au lendemain de son arrestation, on trouva à la ferme une forte somme d'argent dont il ne put expliquer la provenance.

—Mais que supposait-il lui-même ?

—Rien. Il était atterré, anéanti. L'appel qu'il avait fait à Evrard venait d'être repoussé ; il voyait les sympathies se retirer de lui ; il avait peur ; il eût voulu mourir.

—Et il a été condamné ?

—Oui, monsieur... Et vous comprenez, n'est-ce pas, que, certain, moi, de l'innocence de mon père, je me sois voué à cette mission de lui rendre l'honneur qu'on lui enlevait.

—Avez-vous revu M. de Lançon ?

—Jamais.

—Et Evrard ?

—Il avait disparu.

—Et c'est lorsque vous avez retrouvé ce dernier sur les bancs de la cour d'assises que vous êtes accouru pour faire auprès de lui une dernière tentative ?

—C'est cela même, Evrard était perdu, condamné à mort... il n'avait plus rien à espérer... et, dans cette situation, je suis venu pour le supplier de parler.

—Enfin, que voulez-vous faire dans la situation présente ?

—Ce que je veux faire, monsieur ; écoutez : le corps d'Evrard va être, dans quelques heures, transporté au cimetière des suppliciés... c'est ma dernière chance... et je veux que nous soyons là, tous deux, au moment où, comme je l'espère, il reviendra à la vie !

VII

LE CIMETIÈRE DES SUPPLICIÉS

Il n'y a pas encore bien longtemps, le cimetière des suppliciés, que l'on appelait communément le cimetière Clamart, avait sa porte d'entrée rue du Fer-à-Moulin.

La fondation de ce cimetière remontait à l'année 1672 ; le nom sous lequel on le désignait était une de ces appellations populaires qui l'emportent sur toutes les affiches et sur tous les arrêtés. Il venait d'une croix élevée au milieu du carré formé par les rues de la Muette, des Fossés-Saint-Marcel et de Poliveau ; sous Charles VI, cet emplacement faisait partie d'une maison de plaisance appartenant au sire de Clamart.

« Voici pourquoi, dit M. Alexandre Dumas, cette croix s'appelait la croix de Clamart : voilà pourquoi le cimetière s'appelait le cimetière Clamart. »

Il y avait là un grand bâtiment carré composé d'un rez-de-chaussée, avec de grandes fenêtres à hauteur d'appui, et dont l'aspect sombre ajoutait encore à l'impression que l'on éprouvait en pénétrant dans cet étrange cimetière.

C'était l'amphithéâtre d'anatomie.

Pendant le jour, à travers les vitres de l'amphithéâtre, on pouvait apercevoir deux ou trois cents élèves en médecine, attablés chacun devant un cadavre, qu'ils anatomisaient.

On transportait là, non seulement les suppliciés, mais encore les malheureux noyés qui n'avaient pas été réclamés par leur famille, des cadavres sans tête et des corps sans nom !

Aujourd'hui, on a renoncé à cet emplacement, et le cimetière des suppliciés a changé de quartier.

Il est situé à l'est du cimetière Montparnasse, dont il n'est séparé que par une haie à claire-voie, et il occupe là une superficie qui varie entre deux et trois hectares de terrain.

L'aspect en est triste et désolé.

On y pénètre par une petite porte basse qui donne sur le boulevard d'Enfer.

Au seuil de cette porte commence une longue avenue irrégulière, où poussent quelques arbres chétifs, malingres et sombres.

C'est l'avenue principale.

A gauche, il y a une modeste maison qu'habite le gardien avec sa famille.

Au cadre des fenêtres du rez-de-chaussée s'enroulent quelques plantes vives, et sur le seuil jouent plusieurs enfants tapageurs, qui vous regardent avec des yeux étonnés quand vous passez près d'eux.

Un être vivant, c'est une rareté pour ces habitants de l'enclos des morts !

En général, dans la plupart des cimetières de Paris, il y a, pendant le jour, un mouvement de visiteurs, un va-et-vient d'enterrements d'où naît une animation silencieuse qui ne manque pas de poésie, et qui, comme toute poésie, a son charme pénétrant et triste.

Mais dans le cimetière des suppliciés, rien de tout cela.

C'est morne et sévère, lugubre et poignant... Ça et là, les ondulations du sol indiquent quelques tombes isolées ; de maigres arbustes y poussent de loin en loin, sans culture, et vous apercevez, par hasard, à vos pieds, le fossé solitaire qui remue la terre et creuse des fosses...

Une chose m'a frappé, cependant, le jour où je visitai ce sinistre cimetière.

Sur plusieurs tombes il y avait une croix.

Et sur cette croix... un nom.

—Ce sont sans doute des morts provenant des hospices ? demandai-je au gardien qui m'accompagnait.

—Oui, monsieur, me répondit celui-ci.

—Les suppliciés n'ont pas de croix, eux ?...

—Quelquefois.

Nous étions arrivés dans un angle de l'enclos, il me désigna une croix, et j'y lus un nom auquel des débats judiciaires récents avaient donné une triste célébrité.

—C'est la famille qui a fait mettre ce nom sur cette tombe ? demandai-je au bout d'un instant.

—Oui, monsieur, me dit mon cicerone.

—Vient-on quelquefois la visiter ?

—Tous les jours.

—Les enfants du supplicie, sans doute ?

—Je crois les avoir vus une fois, mais ils avaient peur qu'on ne les aperçût, et ils ne sont pas revenus.

—C'est la veuve peut-être ?

—Elle venait dans les premiers temps.

—Mais cette fleur alors, cette petite fleur toute fraîche... qui donc ?...

—La mère, monsieur !...

Je ne répondis pas : une douloureuse émotion m'avait saisi à cette réponse, faite d'un ton simple, et je sentais des larmes monter à mes yeux et les voiler.

O saint et pur amour de la mère, sentiment profond et puissant que rien ne peut abatre, qu'aucun malheur n'ébranle, qui survit à toutes les meurtrissures et se relève de toutes les chutes.

Le fils coupable est toujours un fils pour sa mère, les larmes de celle-ci peuvent seules effacer le sang versé par celui-là, et s'il y a dans l'autre monde une rédemption pour les criminels, c'est l'amour maternel qui la rendra possible.

Depuis que le cimetière des suppliciés a été transféré de la

rue Poiveau à la barrière d'Enfer, les choses se passent d'une manière fort simple, les jours d'exécution capitale.

Quand la justice est satisfaite, que l'œuvre de l'exécuteur est terminée, on porte le corps mutilé à l'annexe du cimetière Montparnasse.

Le gardien a été prévenu dès la veille, et il donne reçu du cadavre...

Tout est d'ailleurs préparé.

Une fosse a été creusée à ciel ouvert, on y dépose le corps, auquel on restitue la tête, et, cela fait, on attend.

A ce moment, la famille peut encore venir réclamer les restes du supplicie, pour les faire inhumer en terre sainte.

Mais quand aucune réclamation n'a été introduite par la partie intéressée vers la fin de la journée, le corps est repris à la fosse qu'on lui a apprêtée à titre provisoire, et il est renvoyé à la Faculté pour servir aux expériences d'anatomie.

C'est simple, régulier et administratif.

Ce jour-là, le temps était couvert. La journée avait trop bien commencé, elle devait finir par un orage. De lourds nuages couraient déjà dans le ciel.

Le silence morne de ce triste lieu n'était troublé de temps en temps que par le cri d'un oiseau égaré dans le cimetière.

Un homme fumant tranquillement sa pipe, arriva et creusa une fosse.

Bientôt on entendit un bruit sourd.

Une lourde charrette, escortée de gendarmes, arriva, et quatre gardiens déposèrent le corps du condamné à mort.

VIII

LE CADAVRE

Le corps une fois descendu dans la fosse, chacun des personnalités qui l'avaient accompagné s'étaient empressés de s'éloigner, craignant de s'attarder dans ces parages par un temps aussi menaçant.

Le gardien du cimetière ne les quitta que sur le seuil de la porte, et, après l'avoir solidement fermée, il rentra précipitamment en son logis.

Il avait hâte de prendre toutes les précautions nécessaires pour faire face à l'ouragan qui s'annonçait.

Il ferma les fenêtres du premier étage, rappela ses enfants qui jouaient sur les tombes les plus proches, et quand il crut avoir ainsi assuré la famille et la maison contre les violences de l'ouragan, il revint s'asseoir dans la salle du rez-de-chaussée.

En ce moment un éclair sillonna la nue et éclaira le ciel dans toute sa profondeur.

Presque au même instant, la porte qui donnait sur le boulevard s'était ouverte et deux hommes étaient entrés dans l'avenue.

C'étaient deux prêtres—l'abbé Charles et Georges Gauthier.

Le gardien s'empressa d'aller à leur rencontre et leur offrit un refuge dans son habitation.

Il avait reconnu l'aumônier de la Roquette, et il le salua avec respect.

—Vous avez choisi un bien vilain temps, monsieur l'abbé, pour venir nous visiter, dit-il alors. La pluie ne va pas tarder à tomber... et si vous voulez entrer chez moi quelques moments...

Pendant que le gardien parlait, Georges allait et venait avec une agitation pleine de trouble et de fièvre. Dès qu'il eut fini de parler, il se précipita vers l'abbé Charles, comme s'il eût craint de le voir accepter la proposition qui lui était faite.

—Merci, monsieur, répondit-il vivement ; mais, puisque le hasard nous amène ici avant que la tempête n'éclate, M. l'abbé et moi nous voudrions...

—Quoi donc ? monsieur l'abbé.

—On vous a apporté, il y a une heure, le corps d'un malheureux qui sortait de la Roquette.

—En effet.

—Eh bien, M. l'abbé et moi, nous désirerions dire quelques prières sur la tombe de ce malheureux.

Le gardien s'inclina avec déférence.

—Les réq̄iments s'opposent, répondit-il, à ce qu'une pareille autorisation soit accordée aux visiteurs ordinaires... Mais le costume que vous portez, la présence de M. l'abbé Charles, que j'ai déjà eu l'honneur de voir, suffisent à lever tous mes scrupules.

—Alors, nous pouvons nous rendre auprès de cette tombe ? insista Georges impatient.

Comme le gardien allait répondre, toutes les cataractes du ciel semblèrent s'ouvrir à la fois, et la pluie, chassée par un vent furieux, se mit à tomber avec une violence désordonnée.

Les trois hommes furent contraints de se réfugier dans l'habitation, et Georges alla se jeter sur une chaise, maudissant le hasard, contenant son cœur gonflé d'une irritation sourde, et fixant son regard sur le ciel sombre que la foudre sillonnait de minute en minute.

L'orage dura deux heures au moins.

Le malheureux jeune homme ne disait plus rien. Il n'y a pas à lutter contre de pareils obstacles, et il pria Dieu d'avoir pitié de lui.

Tout à coup, cependant, il se leva, et courut vivement à la porte.

Un coin du ciel s'était dépouillé, et un rayon de soleil irisait les branches des arbres chargés de pluie.

—Partons, je vous en supplie, partons ! dit-il en se tournant vers l'abbé Charles.

—Partons ! répondit ce dernier avec une condescendance évangélique.

Ils s'éloignèrent.

Le gardien marchait devant, comme pour indiquer le chemin.

Georges venait immédiatement après.

Au bout de cinq minutes, ils s'arrêtèrent.

—C'est ici, dit le gardien en désignant la fosse.

En un bond, Georges fut près du cadavre et écarta le linceul, que la pluie avait collé sur les membres glacés du mort.

Mais il n'eut pas plus tôt posé sa main frémissante sur la poitrine osseuse du malheureux, qu'il se rejeta en arrière et poussa un cri terrible.

—Du calme, mon ami, prononça à son oreille la voix prudente de l'abbé.

—Mais il est mort ! repartit Georges avec désespoir. Il a emporté notre honneur... dans sa tombe. Nous sommes venus trop tard... Ah ! Dieu n'a pas eu pitié de moi... Pauvre père... Malheureuse Armande...

Pendant que Georges s'abandonnait ainsi au désordre le plus violent, l'abbé Charles s'était mis à son tour à examiner le cadavre.

—Il n'y a pas, en effet, d'illusion à se faire, reprit-il peu après ; les membres ont toute la rigidité de la mort, et, ce qui ne peut laisser aucun doute, c'est que l'œuvre de la décomposition a déjà commencé... Voyez, mon ami, voyez vous-même.

Et, en parlant ainsi, il soulevait le linceul, et força Georges à se pencher vers le cadavre inanimé.

Ce dernier regarda et fit un mouvement aussitôt contenu.

Mais, soit qu'il se passât en lui quelque chose d'insusé, soit qu'une idée nouvelle se fût emparée subitement de son esprit, il garda un silence haletant, et demeura, l'œil ardent et fixe attaché à la dépouille du condamné.

—Eh bien ! insista l'abbé Charles, qui craignait sérieusement qu'il ne fût devenu fou.

Georges posa un doigt impérieux sur ses lèvres qui avaient blêmi.

—Silence, monsieur, silence ! dit-il à voix basse et tremblante.

Et il tourna aussitôt vers le gardien son visage, auquel, par un effort surhumain, il avait rendu tout à coup les apparences du calme et de la sérénité.

—Monsieur, dit-il en poussant l'héroïsme jusqu'à sourire,

c'est bien ici, n'est-ce pas, que le cadavre du condamné a été déposé ?

—Oui, monsieur l'abbé, répondit le gardien.

—Vous en êtes sûr ?

—Oh ! parfaitement sûr... Il n'y a pas d'erreur possible.

—Je vous remercie. C'est tout ce que nous voulions savoir M. l'abbé et moi,—et maintenant si vous voulez nous laisser un moment seuls, nous allons dire quelques prières pour le repos de ce malheureux, et nous irons ensuite vous rejoindre.

À peine le gardien et le fossoyeur se furent-ils éloignés sur cette invitation, que l'abbé Charles se précipita vers Georges.

—Mais qu'y a-t-il donc ? demanda-t-il vivement, d'où vient ce changement et pourquoi ?

Georges secoua la tête avec force, comme un homme sorti d'un rêve affreux et qui craint d'y retomber.

—Ce qu'il y a, monsieur l'abbé, répondit-il d'une voix énergique, vous demandez ce qu'il y a ; mais vous n'avez donc pas vu ?

—Quoi ?

—Ce cadavre...

—Eh bien !

—Eh bien ! ce cadavre, monsieur l'abbé, n'est pas celui d'Evrard !...

IX

ATTAQUE D'APOPLEXIE

Les personnes qui ont visité Londres, il y a quelques années, ont dû certainement remarquer une maison située à l'endroit où finit le Strand tumultueux, et où commence la belle voie de Piccadilly.

Cette maison avait deux étages ; la porte en était étroite, les fenêtres peu élevées, et elle affectait cette couleur bistre, estompée de fumée et de brouillard, qui imprime aux habitations londoniennes l'aspect monotone et lugubre que leur reprochent à bon droit les touristes étrangers.

Mais ce n'est pas cette couleur qui distinguait la maison dont nous parlons, des demeures au milieu desquelles elle s'élevait.

C'était bien plutôt l'aspect général qu'elle présentait et duquel se dégageait une sorte de tristesse qui, à première vue, saisissait inévitablement le passant.

Les fenêtres, dites à guillotine, qui donnaient sur la rue, en étaient toujours closes, la porte toujours fermée ; jamais les stores ne se levaient pendant le jour, jamais une lumière n'y brillait pendant la nuit.

Derrière ces murs silencieux et muets, qui contrastaient si singulièrement avec les bruits et le mouvement du dehors, il avait dû se passer un drame terrible.

C'était l'opinion accréditée.

Mais quel était ce drame, quels en avaient été les acteurs, où devait-on en chercher les victimes ?...

On se l'était demandé souvent, et nul n'avait jamais pu le deviner ou le découvrir.

La maison appartenait à milady Curran, femme de trente-cinq ans environ, mariée à un attorney général, et qui n'y faisait que de rares et courtes apparitions, pendant le cours de l'année.

Le reste du temps elle n'était habitée que par un homme,—sir Morton,—qui remplissait auprès de milady, depuis une vingtaine d'années, les fonctions importantes d'intendant.

Sir Morton était un de ces Anglais qui, sous prétexte que l'air de la Grande-Bretagne est débilitant, cherchent à s'écarter contre l'atmosphère délétère de leur île, par une nou riture composée de rotbeefs, arrosée d'ale et de porter, de sorte qu'en peu d'années, grâce à cette alimentation, ils atteignent une obésité qui n'est pas gênante pour eux seuls.

Il avait cinquante ans, le teint fouetté, le cou énorme et l'abdomen d'une rotondité à rendre jaloux les Silènes de l'antiquité.

Les occupations de sir Morton étaient au moins aussi mystérieuses que la maison qu'il habitait.

Il sortait peu, rentrait de fort bonne heure, quand il sortait, et n'échangeait que quelques rares paroles avec les gens qu'il employait à son service.

C'était une énigme gardant un mystère.

Et il y avait à peu près quinze années que cela durait.

Quelques jours avant les faits que nous avons racontés plus haut, une berline de voyage s'arrêta à la porte de la maison, et sir Morton, étant accouru au bruit, fut tout étonné de voir sortir de la voiture milady Curran elle-même.

Il ne l'attendait pas ; mais il ne manifesta aucune émotion.

—Milady doit-elle demeurer quelque temps à Londres ? demanda-t-il dès qu'il eut conduit sa maîtresse dans un salon du rez-de-chaussée.

—Deux heures seulement, répondit la jeune femme, le temps de prendre quelques dispositions et de vous confier une mission des plus importantes.

Morton s'inclina.

—Je suis aux ordres de milady, dit-il aussitôt ; elle me trouvera toujours prêt à lui obéir en tout ce qu'elle voudra bien m'ordonner.

Milady Curran se leva sur ces paroles, alla prendre plusieurs papiers dans un meuble dont elle avait la clé, et revint peu après vers l'intendant.

—Morton, reprit-elle alors d'un ton plus grave, vous m'êtes toujours dévoué, n'est-ce pas ?

—Ah ! corps et âme, milady, répondit l'intendant. Parlez ! parlez !

Milady Curran tendit la main à l'intendant, qui s'en empara avec un respectueux empressement.

—Merci, dit-elle avec attendrissement ; c'est bien... je n'attendais pas moins de votre vieille amitié et de votre dévouement pour ma famille. Ce n'est pas d'aujourd'hui, d'ailleurs, que j'ai éprouvé votre zèle, et, depuis quinze ans, vous avez su garder religieusement un secret que tant d'autres, à votre place, se fussent empressés de vendre.

—On a voulu l'acheter bien cher, dit Morton en souriant.

—Je le sais.

—Mais le secret mourra avec moi.

—Peut-être ; le moment approche où je pourrai tout dire, l'heure bénie va sonner où je pourrai lever le front devant tous ceux qui m'entourent !

—Que dites-vous ?

—Morton, dès ce soir, vous partirez pour Paris.

—Moi, Milady ?

—Vous, mon ami. Je vous remets sous ce pli tous les papiers dont vous pourrez avoir besoin ; vous en prendrez connaissance dès que vous serez de l'autre côté du détroit. Quant à la lettre que voici, elle vous ouvre un crédit illimité chez mon banquier, vous pouvez en prendre lecture tout de suite.

Morton prit la lettre, l'ouvrit et lut rapidement ce qui

“ Monsieur,

“ Je vous adresse M. Morton, mon intendant, le seul homme en qui j'aie confiance. Il n'a jamais été à Paris, et quoiqu'il parle le français, je craindrais qu'il ne perdît beaucoup de temps pour les recherches que je l'ai chargé de faire. Veuillez donc, je vous prie, mettre à sa disposition un homme sûr, auquel il pourra demander tous les renseignements qui lui seront nécessaires et lui ouvrir un crédit illimité

suit :

“ H. CURRAN.”

Après avoir lu, l'intendant s'inclina.

—Je partirai ce soir, répondit-il simplement.

La jeune femme serra ses mains et le regarda un moment d'un œil voilé de larmes.

—Combien je vous envie, mon ami, ajouta-t-elle, vous allez la voir, elle vous parlera, elle vous sourira. Ah ! avec quelle impatience je vais compter les heures de l'absence. Par quelles prières je vais hâter votre retour ! — Mais, pardon, Morton, il ne vous reste que quelques heures ; je ne veux pas vous retenir davantage. Faites vos préparatifs, et, avant de partir, venez prendre mes derniers ordres.

Le soir même, Morton quittait Londres ; deux jours après, il arrivait à Paris et descendait au Grand-Hôtel.

Il s'était pénétré, chemin faisant, des détails de la mission qu'il avait à remplir.

L'un de ces détails était le nom et l'adresse du banquier pour lequel il avait une lettre de crédit. Ce banquier s'appelait M. Hottinguer, et il demeurait rue Bergère.

Le second de ces détails était l'adresse de l'établissement dans lequel il avait à rechercher la personne qu'on lui avait donné l'ordre de ramener.

Cet établissement se trouvait situé à quelques pas du boulevard d'Enfer.

Le banquier, il avait tout le temps de le voir ; mais il n'en était pas de même de la jeune fille.

Dès le jour même de son arrivée, après un de ces déjeuners copieux et succulents que le Grand-Hôtel réserve à ses clients, Morton prit donc un remisé et se fit conduire à la barrière d'Enfer.

Une fois là autant dans le but de faire un peu d'exercice pour éviter de mettre un étranger dans la confiance de recherches qu'il allait tenter, il renvoya sa voiture et continua sa route.

L'atmosphère était lourde. A plusieurs reprises, il avait senti comme un cercle de fer lui serrer le crâne, et il avait vu des papillons noirs danser devant ses yeux obscurcis.

Ses jambes s'alourdissaient, une sueur froide mouillait ses tempes ; la respiration s'arrêtait dans sa gorge.

Comme il arrivait à la hauteur du cimetière des suppliciés, il sentit sa tête tourner, et fut obligé de s'accrocher au mur extérieur pour ne pas tomber.

Quelque chose d'inaccoutumé, de terrible, se passait en lui. Il n'avait jamais rien éprouvé de pareil. Il comprit bien vite la gravité de son état, et il eut peur.

Mais le ciel s'était déjà couvert, le tonnerre grondait, la pluie tombait avec violence ; le boulevard d'Enfer, d'habitude peu fréquenté, était en un instant devenu désert, et au moment, où, effaré, les yeux hagards, les ongles crispés sur les saillies du mur, il appelait du secours d'une voix désespérée, un homme entièrement nu, couvert de boue, ruisselant de pluie, vint tomber du mur du cimetière, à deux pas.

Le malheureux en éprouva une secousse horrible.

Il jeta ses bras devant lui, ferma les yeux et roula lourdement sur le sol.

Il venait d'être frappé d'apoplexie.

X

CHEZ LA LOUVE

A cette époque s'élevait sur le boulevard d'Enfer non loin de la petite porte qui donne accès dans le cimetière des suppliciés, une maison de mauvaise apparence, bâti de boue et de pierres volées, et qui se composait d'un rez-de-chaussée à deux pièces et d'un grenier.

C'est là qu'habitait la Louve.

Pendant que les scènes que nous avons racontées se passaient au cimetière des suppliciés, trois hommes et une femme étaient attablés au rez-de-chaussée et buvaient du vin bleu.

C'était d'un côté de la table, le père Champenois et Philippe que nous connaissons, — c'était de l'autre, la Louve, et un-tout jeune homme, presque enfant, que l'on désignait sous le nom du Biffin.

L'âge du Biffin variait entre douze et dix-huit ans.

Il était blême, souffreteux ; — l'étroitesse de sa poitrine, ses doigts noueux et grêles, les pommottes animés de ses joues, et son œil à l'éclat vitreux, tout annonçait qu'il portait en lui le germe d'une maladie implacable, la phthisie pulmonaire ! Seulement, par une compensation qui est une de ces bizarreries auxquelles se complait parfois la nature, tout ce qui lui avait été refusé en force et en santé, il l'avait reçu en ruse et en agilité.

Le Biffin était fort connu dans les tribus nomades de Paris, et il jouissait sur le turf d'une réputation qui lui avait fait bien des jaloux.

Quant à la Louve, c'était une étrange femme et un type singulier.

Il y en a comme cela dans les bas-fonds de Paris.

Elle avait dû être fort belle ; mais, de sa beauté d'autrefois, il ne restait que ses dents qui étaient toujours éclatantes, et sa chevelure qui était toujours épaisse et noire !

On vous eût dit qu'elle avait été une des reines de Paris que vous n'eussiez trouvé là rien d'in vraisemblable.

Le Biffin venait d'arriver depuis quelques minutes à peine, et il achevait en ce moment le récit de ce qu'il avait vu place de la Roquette.

Le Biffin racontait avec animation.

Et la Louve, le coude appuyé sur la table, la tête dans les mains, écoutait d'une oreille distraite, tandis que son regard, sombre et fixe, semblait suivre quelque spectacle ténébreux, visible seulement pour elle seule.

De temps en temps elle interrompait brusquement sa profonde rêverie et présentait son visage animé à la violence du vent, qui entraît par rafales à travers la fenêtre ouverte.

— Fini !... tout est fini !... dit-elle d'un ton farouche ; il n'y a plus d'espoir maintenant... nous les avons vus le déposer dans la fosse... et la terre ne rend pas ceux qu'on lui confie...

Elle se leva, et, s'étant accoudée sur l'appui de la fenêtre, elle plongea un regard chargé de haine vers le cimetière.

— C'est là qu'il est, ajouta-t-elle qu'allons-nous faire ?... qui le remplacera jamais !...

Une bourrasque de vent et de pluie, mêlée d'éclairs et de grondements de tonnerre, l'obligea à rentrer dans la chambre.

— On se croirait à un enterrement de première classe, fit observer le Biffin, en simulant, d'une main sacrilège, un rapide signe de croix.

Le père Champenois était allé fermer la fenêtre.

La Louve tordait violemment ses bras, tout en se promenant avec agitation.

En outre de l'émotion qu'elle éprouvait, elle subissait comme toutes les femmes nerveuses, l'influence d'une atmosphère chargée d'électricité... ; elle allait et venait d'un pas saccadé, frappait le parquet de son pied impatient, et des soubresauts spasmodiques secouaient tous ses membres à des intervalles rapprochés.

— Tu ris, dit-elle au Biffin d'un ton amer.

— Moi ?... se récria le gamin... Si on peut dire, seulement... Je crois que, puisqu'il est mort, le mieux est encore d'en prendre son parti.

— Et puis, il y a autre chose dont il faudrait s'occuper..., insinua timidement le père Champenois avec un regard oblique et faux.

— Quoi donc ? fit la Louve

— La petite..., parbleu ?

— Blanchette ?

— Qu'est-ce qu'elle va devenir, à présent ?

Les trois hommes haussèrent les épaules, murmurèrent à voix basse quelques plaisanteries et se remirent à boire avec indifférence.

La Louve était restée debout près d'eux, les bras croisés sur la poitrine, observant leurs moindres gestes et recueillant leurs moindres paroles.

— Tenez ! vous êtes tous des ingrats, reprit-elle bientôt d'une voix contenue mais forte, car chacun de vous, ici, devrait se rappeler qu'il lui a dû plusieurs fois la vie.

— Oh ! la vie !... la vie !... firent en même temps Philippe et le père Champenois.

— Si vous ne vous en souvenez plus déjà, — moi, du moins, je ne l'ai pas encore oublié, — il n'y a pas deux ans qu'il sauvait Philippe du baigne de Toulon. — Toi, Champenois, il y a six mois qu'il recevait à Poissy, deux coups de couteau qui t'étaient destinés. Tu ne te le rappelles plus, n'est-ce pas ? et, cependant, il a manqué en mourir... Eh bien ! c'est infâme, cela, de votre part... Entendez-vous ?... C'est lâche ! Car s'il y en a un qui méritait d'être aimé, à coup sûr, c'était celui-là... Direz-vous le contraire ?

Elle se tut un moment, et parut attendre une réplique qui ne vint pas.

— Et puis... poursuivit-elle du même accent énergique et sauvage, que sommes-nous donc, nous autres, la grande armée du crime !... Tout le monde nous craint, mais qui nous aime ? Et si nous ne sommes pas dévoués les uns aux autres, si nous ne nous aidons réciproquement, que deviendrons-nous, qui nous protégera ? Quel sentiment nous retiendra au bord de l'abîme que nous côtoyons ?

La Louve s'arrêta encore une fois. Un silence profond s'était établi dans la chambre. Les bandits ne riaient plus maintenant... Ils comprenaient la justesse des paroles qu'ils venaient d'entendre.

Cette scène, si saisissante par elle-même, empruntait un caractère plus violent encore au déchaînement de la tempête qui grondait au dehors. — Les éclairs se succédaient avec une rapidité effrayante, embrasant le ciel de l'orient à l'occident, et le tonnerre ébranlait la mesure, que le vent secouait avec un acharnement plein de fureur, et on se fût cru à la veille d'un cataclysme !...

Si bas que l'on soit tombé sur l'échelle sociale, à quel point de dégradation que l'homme soit descendu, il y a en lui un sentiment qui survit aux chutes les plus profondes, c'est le sentiment d'une force supérieure — inconnue, mais terrible — invisible, mais inévitable, et dans ce désordre des éléments, dans cette convulsion de la nature, à laquelle ils assistaient en ce moment, ces misérables n'étaient pas éloignés de reconnaître la main d'un être mystérieux dont on ne défie jamais en vain la puissance et la justice : Dieu.

Cependant, la Louve avait repris sa place à la table ; elle avait laissé de nouveau sa tête retomber sur sa main, et elle poursuivait sa pensée obstinée.

— Un jour, dit-elle à voix lente, nous étions tous réunis comme aujourd'hui. Evrard était absent ; il devait venir nous rejoindre et nous l'attendions. Mais comme des niais que nous sommes, nous nous étions laissé prendre dans un traquenard de la police..., et nous apprimes bientôt que nous étions perdus.

— Je me rappelle ça ! approuva le père Champenois.

— A preuve que j'en ai eu un trac qui se portait bien, ajouta Philippe.

— Oui, continua la Louve, nous étions perdus. C'était fini, et nous ne cherchions qu'à vendre chèrement notre vie, quand tout à coup...

— La fenêtre vole en éclats, interrompit le Biffin.

— Un crit retentit, ajoute Champenois.

— Et Evrard tombe au milieu de nous.

Le Biffin n'avait pas achevé ces mots, que la fenêtre s'ouvrait avec un fracas épouvantable, et qu'un homme, dans un désordre indescriptible, venait tomber au milieu de la chambre.

Une même exclamation s'échappa à la fois des quatre poitrines oppressées.

L'homme qui venait d'arriver était Evrard.

XI

LA RÉSURRECTION.

En un instant, Evrard fut entouré, et chacun, poussé par un sentiment où se mêlait autant de curiosité que de joie, s'empressa à lui prendre les mains et à l'interpeller.

— Toi !... ici !... disaient toutes les voix en même temps.

Evrard restait immobile ; il s'était dégagé des étreintes qui l'avaient entouré, et tournait un regard défiant et troublé vers la fenêtre.

— Là !... dit-il d'un ton agité, là !... n'entendez-vous pas ?

— C'est le vent et le tonnerre... répartit la Louve.

— Personne ne m'a suivi ?

— Personne.

— Écoutez...

— Et qui veux-tu donc qui s'inquiète de toi par un temps pareil ! D'où viens-tu ?... Parle. Comment te retrouvons-nous vivant ?

Evrard ne répondit pas.

Le malheureux avait probablement trop surmené ses forces, depuis quelques heures ; les épreuves par lesquelles il venait de passer avaient usé ce qui lui restait d'énergie. Car, au bout de quelques secondes, une pâleur subite se répandit sur ses traits, et il se laissa tomber sur une chaise comme une masse inerte.

—Evrard ! dit la Louve avec un cri.

Et elle le souleva dans ses bras, le traîna près de la fenêtre, et posa une main inquiète sur son cœur.

—Ne l'aurions-nous donc retrouvé que pour le perdre de nouveau ? ajouta-t-elle avec désespoir.

Mais le cœur n'avait pas cessé de battre. Evrard respirait encore ; il n'était qu'évanoui.

Bientôt même, il fit un mouvement, poussa un profond soupir, et rouvrit à demi les yeux.

—Où suis-je ? balbutia-t-il avec égarement, que s'est-il passé, qui êtes-vous ?

Ses yeux étaient hébétés et alourdis. Cependant, quand ils se fixèrent sur la femme qui était là, il tressaillit.

—La Louve ! dit-il d'une voix ardente. Ah ! tu vas me dire...

—Rappelle-toi ! répondit la femme.

—Rappelle-toi, répétèrent les autres.

Evrard pressa ses tempes de ses deux mains glacées, et comme si la pensée eût jailli tout à coup sous cette pression inattendue, il fit un soubresaut et bondit de sa chaise.

Un éclair avait en même temps traversé son regard.

—Qu'y a-t-il ? demanda la Louve.

—Je me rappelle ! s'écria Evrard en portant instinctivement ses doigts à son cou : j'allais mourir... n'est-ce pas ? la guillotine était prête !... le bourreau aussi... et ils m'attendaient tous deux... puis les soldats, la cellule, le prêtre... Ah ! je m'en souviens de celui-là !

—Mais après ? après ? insista la Louve.

—Après ? je ne sais plus... il y a un voile sur mes yeux et sur ma mémoire... quelque chose comme un sommeil de plomb. Seulement, quand je me suis réveillé, quand je suis revenu à moi, j'ai senti que j'étais enveloppé d'un drap glacé ; la pluie ruisselait sur mon corps nu. J'entendais le vent souffler avec force, et par instant, des coups de tonnerre éclataient au-dessus de ma tête.

—C'était au cimetière des suppliciés.

—Si j'y avais pensé alors, je serais devenu fou, peut-être ; mais je n'avais encore qu'un vague instinct de ma position, qui suffit cependant à me donner le courage d'en sortir. Par un effort énergique je déchirai l'enveloppe qui m'entourait, et, nu, le corps couvert de boue, la tête perdue, je sautai hors de la fosse et je pris la fuite.

—Mais ces vêtements que tu portes ?... demanda la Louve.

Evrard commença un sourire.

—Ah ! l'on n'invente pas de ces choses-là ! répondit-il avec ironie. Je courais devant moi. Je n'avais qu'une idée, c'était de gagner cette maison, où je savais te trouver. Déjà j'avais tout calculé. On pense vite dans de pareilles situations. Je me dirigeai donc vers le mur, et la peur ou le sentiment de la conservation, décuplant mes forces, je l'escaladai d'un bond. Il faisait un temps affreux ; la pluie tombait par torrents ; l'orage grondait ; les éclairs sillonnaient l'horizon de leurs fantastiques lueurs. Il n'y avait personne dans le cimetière, comme vous pensez ; personne aux alentours... J'avais froid, j'étais trempé jusqu'aux os... Tout cela n'est rien... C'est ici que commence l'impossible ou l'in vraisemblable, car vous ne sauriez croire ce qui m'attendait de l'autre côté du mur.

—Quoi donc ?

—Un cadavre.

—Est-ce possible ?

—Un homme, qui venait de tomber frappé d'apoplexie, et qui se trouvait là juste au moment où il pouvait me sauver.

—Que veux-tu dire ?

Evrard fit un mouvement de tête qui témoignait d'une évidente satisfaction intérieure.

—Cet homme, dit-il, allait d'abord me fournir des vêtements dont j'avais un grand besoin. Mais là n'était pas le profit le plus important que j'allais tirer de cette rencontre.

—Je ne comprends pas ! fit la Louve redoublant d'attention.

—C'est cependant limpide, répliqua Evrard. Le plus grave inconvénient qui résultait de ma disparition, c'était ma disparition même, n'est-ce pas ? Le gardien avait reçu un corps, il en devait compte, et j'aurais été désolé de lui faire tort du mien ; et puis, outre que cela l'eût désobligé, il était à craindre qu'on ne se livrât à des recherches indiscretes dans le but de découvrir ce que j'étais devenu. J'ai voulu couper court à toutes ces difficultés.

—Qu'as-tu fait ?

—J'ai chargé mon cadavre d'occasion sur mes épaules, je suis rentré dans le cimetière par une brèche du mur, dont je ne m'étais pas tout d'abord rappelé l'existence, et, en échange des habits que je lui avais empruntés, je lui fis cadeau de mon lincoln. Les habits me sont un peu larges, mais le lincoln lui va comme un gant. Il n'aura pas à se plaindre.

En prononçant ces mots, Evrard se prit à sourire avec complaisance.

—Enfin te voilà libre, conclut la Louve.

—Oui... libre... libre !... répondit Evrard en détirant ses bras... Ah ! c'est bon tout de même de ne plus sentir cette camisole de force, de ne plus entendre les pas des guichetiers, le bruit des verrous... et puis...

Il se pencha vers la Louve :

—Ma fille je la reverrai maintenant, je pourrai l'embrasser... Ah ! si tu savais comme j'ai pensé à elle, la pauvre enfant... Où est-elle ? Parle... Qu'en as-tu fait ?

—Elle est dans sa petite chambre de la rue de Charenton.

—Elle ne sait rien, du moins ?

—Quand je l'ai quittée ce matin, elle dormait...

—Pauvre Blanchette.

Evrard secoua la tête avec mélancolie ; mais ce sentiment dura à peine le temps de l'exprimer, car presque aussitôt, il se redressa avec force, et jeta un regard assuré sur ceux qui l'entouraient.

—Voyons, dit-il vivement, il faut s'occuper maintenant de rentrer dans la vie... et d'y faire bonne figure... surtout... Examinons un peu ce que contiennent les habits du bonhomme sanguin... Et, d'abord... une carte... Bon ! il s'appelait Morton... ça m'est égal... Oh ! oh ! ceci est mieux... une lettre de crédit... comme ça se trouve, le mien est épuisé... sur M. Hottinguer... excellente maison ; nous ferons connaissance... et puis... ah ! diable ! ceci est en anglais, ça va nous gêner... Voyons ? voyons !

Tout en parlant, Evrard avait étalé sur la table les papiers qu'il venait de retirer de la poche de son paletot, et c'est d'un œil avide qu'il examinait chacune des pièces.

Les trois hommes qui faisaient cercle autour de lui, et la Louve suivaient leurs mouvements divers avec une sorte d'ardeur fiévreuse.

Tout à coup, les trois hommes se relevèrent d'un commun mouvement, et Evrard se prit à pâlir.

On venait de frapper à la porte de la mesure.

—Qui cela peut-il ? balbutia la Louve effrayée, pendant qu'Evrard faisait un pas pour se cacher.

XII

BLANCHETTE.

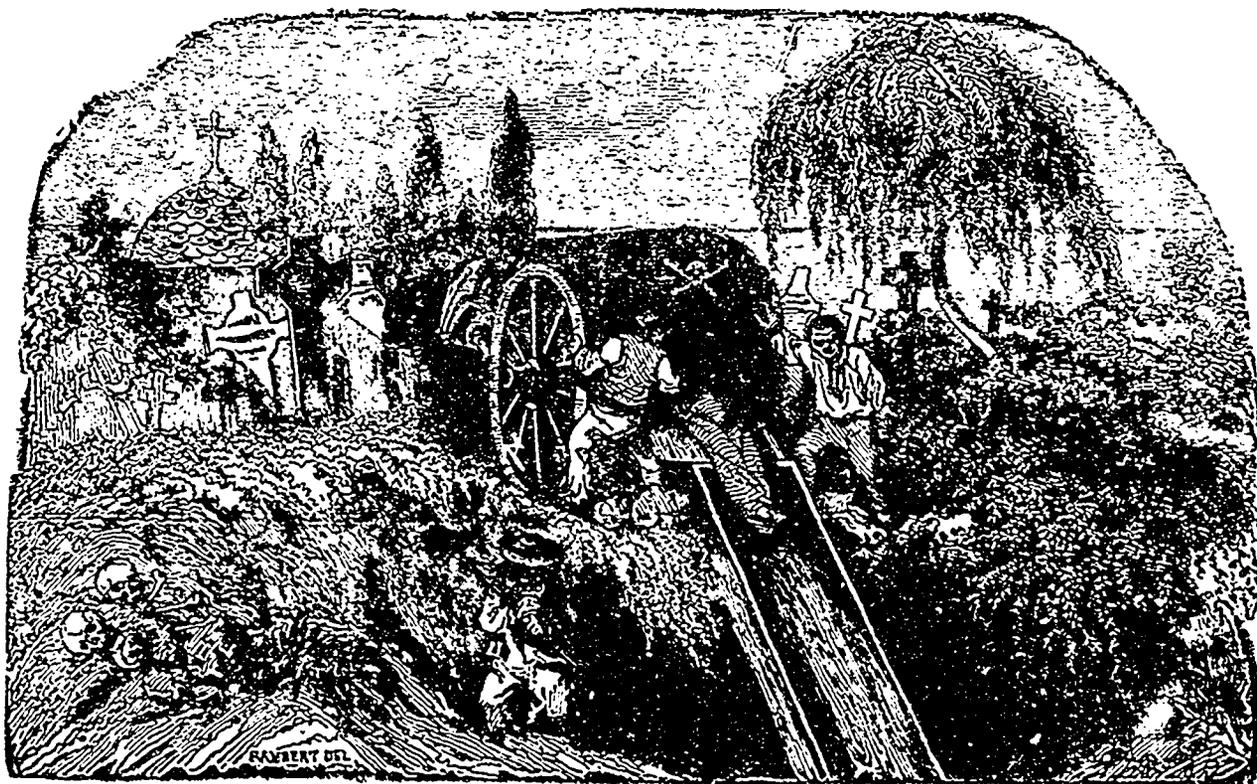
La Louve s'était précipitée dans la première chambre, et dès qu'elle eut jeté un coup d'œil à travers les ais mal joints de la porte, elle se retourna, le visage radieux, vers Evrard, qui attendait.

—C'est Blanchette ! dit-elle vivement.

—Louise ! fit Evrard en comprimant sa poitrine de ses deux bras.

—Faut-il ouvrir ?
 —Attends.
 —La pauvre enfant est toute mouillée...
 —Chère petite, balbutia Evrard. Ah ! comme cela m'aurait fait du bien de l'embrasser... mais je ne veux pas qu'elle me voie... Fais-la entrer, mais qu'elle ignore que je suis ici...
 —Sois tranquille.
 —Qui peut l'amener de ce côté ?
 —Je l'ignore.
 —Ouvre ! ouvre alors... A travers la cloison, je ne pourrai peut-être pas la voir, mais j'entendrai sa voix, et je ne connais pas de musique plus douce que celle-là.
 Evrard se retira aussitôt dans la seconde pièce, et la Louve ouvrit la porte extérieure.
 Une jeune fille entra.
 Evrard l'appelait Louise, du nom qu'elle avait reçu au baptême ; mais tout le monde la connaissait sous le nom plus caractéristique de Blanchette.

—Qu'y a-t-il ? demanda la Louve étonnée de ce mouvement, et que t'est-il arrivé ?
 —Rien...rien...répondit Blanchette.
 —Pourquoi as-tu quitté ta chambre ?
 —J'ai eu peur.
 —De quoi ?
 —Oh ! d'une chose horrible, effrayante, et dont le souvenir seul me fait encore frémir.
 La Louve prit les mains de la pauvre enfant et la força à s'asseoir.
 —Voyons, ma petite Blanchette, reprit elle avec douceur, nous voici seules toutes deux... je suis près de toi. J'espère que tu n'as plus peur maintenant.
 —Non ! non ! dit Blanchette avec un dernier frisson.
 —Te voilà rassurée.
 —Tout à fait.
 —Eh bien, tu vas m'expliquer ce qu'il t'arrive. Voyons on ne t'a pas insultée, au moins ?...



Une lourde charrette, escortée de gendarmes, arriva, et quatre gardiens déposèrent le corps du condamné à mort. (p. 508)

Blanchette n'avait pas seize ans.
 Elle était blonde, délicate et pâle. Sa taille souple et frêle avait la gracieuseté des jeunes arbustes ; ses mains étaient longues et effilées, et il se dégageait de toute sa personne une grâce pénétrante dont, malgré soi, on subissait l'influence.
 Il y avait de l'ange et de la femme dans cette enfant...
 Rien de charmant comme sa démarche, rien d'expressif et doux comme son regard bleu.
 Au premier coup d'œil, on se sentait ravi. Mais quand on la regardait avec plus d'attention, on avait peine à se défendre d'un sympathique attendrissement.
 Il était évident qu'elle avait souffert, et l'on était amené à penser qu'elle souffrait encore.
 Blanchette était de la patrie idéale de Mignon et d'Éloa ; elle se souvenait qu'elle avait eu des ailes ; ou les lui avait brisées... et la blessure saignait toujours !
 Dès qu'elle eut mis le pied dans la chambre, et qu'elle vit devant elle la Louve attentive et inquiète, elle courut se jeter dans ses bras et fondit en sanglots.

—Ce n'est pas cela.
 —Pourquoi es-tu venue, alors ?
 —Parce que j'étais inquiète.
 —De qui ?
 —De mon père.
 Blanchette comprima un sanglot.
 —Tenez... dit-elle avec effusion, laissez-moi vous dire... Ce matin, quand je me suis réveillée après votre départ, j'ai entendu dans la rue un bruit inaccoutumé qui a tout de suite attiré mon attention.
 —D'où provenait ce bruit ?
 —C'est ce que j'ai voulu savoir.
 —Tu es descendue ?...
 —J'ai interrogé une voisine.
 —Et que t'a-t-elle répondu ?
 —Elle m'a dit... que ce matin il devait y avoir, sur la place de la Roquette, une exécution capitale !...
 —Que dis-tu ?

—Un homme que l'on va tuer... vous comprenez...c'est affreux.

La Louve frémit à son tour, et, pour donner le change à son émotion, elle prit dans ses mains le front de Blanchette et le baisa à plusieurs reprises.

—Et quand cela serait ? dit-elle d'une voix brève en cherchant à réagir contre son propre attendrissement ; ce n'est pas la première fois que l'on exécute à Paris, et je ne vois pas...

—Sans doute, répondit Blanchette. C'est ce que je me suis dit dans le premier moment... Mais ce que j'ai appris ne s'est pas borné là.

—Comment !

—En causant, on m'a parlé de l'homme qui allait mourir.

—Un criminel, n'est-ce pas, qui a tué quelque malheureux pour le voler ?

—On le dit.

—Et tu t'es attendrie...tu as pleuré ?

—J'ai fait mieux encore...j'ai prié Dieu pour lui.

La Louve fit un mouvement et se détourna brusquement. Elle ne voulait pas que Blanchette vit les larmes qui emplissaient ses yeux.

—Ah ! c'est que vous ne savez pas, vous, quel est cet homme, poursuivit Blanchette, et il y a une chose qui m'a glacé d'effroi.

—Tu le connais donc ?

—Nullement.

—Mais on t'a dit qui il est ?

—On ne m'a dit que son nom...

—Et il s'appelle ?

—Evrard, comme mon père !...

La Louve se tut, terrifiée et haletante.

—Quand j'ai appris cela, poursuivit Blanchette, je ne sais pourquoi j'ai senti mon cœur se gonfler dans ma poitrine... Une épouvante sans nom s'est emparée de moi. C'était insensé, n'est-ce pas ? Mais aussi, il y avait si longtemps que je n'avais vu mon père ! La peur m'a prise... j'ai couru devant moi comme si j'allais devenir folle, et, à travers le vent, la pluie, l'orage, je suis arrivée ici.

—Tu voulais voir ton père ? dit la Louve en souriant.

—Ah ! si cela était possible...

—Pourquoi non ?

—Où est-il donc ?

—Plus près de toi que tu ne le penses.

—Que dites-vous ?

—Devine.

—Ici, peut-être !... fit Blanchette avec un cri.

—Oui, ici !... ma Louise bien-aimée, dit au même instant Evrard, qui n'avait pu résister lui-même au désir d'embrasser sa fille, et qui, depuis quelques instants, avait entr'ouvert la porte commune aux deux chambres.

Blanchette se releva à cette voix et courut se suspendre au cou de son père.

Elle n'avait pas même eu le temps de remarquer la boue qui souillait ses vêtements et le désordre grotesque de son accoutrement.

Et pendant quelques minutes, on n'entendit plus qu'un doux murmure de baisers donnés et rendus et de paroles entrecoupées de sanglots.

Quand le premier moment d'effusion fut passé, Blanchette releva son front radieux vers son père, et lui sourit à travers ses larmes.

—Nous voilà donc toute consolée, fillette, dit Evrard en baisant une fois encore ses beaux cheveux aux reflets de soie.

—Oni, père, oui, répondit Blanchette, qui, par un dernier sentiment de frayeur, se serra contre la poitrine robuste de son père ; seulement j'ai une prière à vous adresser.

—Dites plutôt, mademoiselle, que vous avez un ordre à me donner.

—Bon père...

—Parle ! voyons, parle... De quoi s'agit-il ?

—D'un vœu...

—Qu'est-ce que c'est que ça ?...

—Je ne vous dirai pas toutes les folles idées qui me sont passées par la tête depuis quelques heures ; mais j'ai promis au bon Dieu... que si rien de mauvais ne m'arrivait dans cette journée, qui commençait si mal...

—Eh bien ?

—Eh bien ! vous savez, le malheureux de ce matin !

—Hein ?

—Oh ! il ne faut maudire personne, mon père. C'est un criminel sans doute ; mais Dieu n'est pas implacable.

—Enfin... enfin ?

—Enfin, j'ai promis que nous irions tous deux prier sur la tombe !

Evrard ne répondit pas.

Mais ce n'était point l'émotion causée par la proposition de Blanchette qui arrêta ainsi les paroles sur ses lèvres.

A vrai dire, c'est à peine s'il l'avait entendue. Depuis une seconde, son attention avait été attirée vers la fenêtre par je ne sais quel bruit étrange, et derrière les vitres brisées, il venait d'apercevoir deux yeux ardents et fixes qui le regardaient.

XIII

TENTATIVE D'ASSASSINAT

Il n'avait fallu qu'un coup d'œil à Evrard pour reconnaître celui qui l'épiait ainsi.

C'était le prêtre de la fatale cellule, Georges Gauthier, celui qu'il appelait le Petiot.

Il se leva brusquement de sa place, repoussa Blanchette interdite dans la seconde pièce, dont il referma la porte, et revint vers la fenêtre qu'il ouvrit avec violence.

Georges ne fit qu'un saut du boulevard dans la chambre.

—Ah ! ah ! c'est toi, petiot, dit Evrard d'un ton sous l'ironie duquel il était facile de démêler une menace. Eh bien ! sur ma parole je ne suis pas fâché de te revoir...

Georges n'avait vu d'abord que le condamné.—Pour lui, à cette heure et dans la situation d'esprit où il se trouvait, c'était le seul homme qu'il cherchait à rencontrer.

Quand il se vit, dans la chambre, en présence d'Evrard, il respira plus à son aise et crut qu'enfin il allait atteindre au but.

Mais la chambre était petite, et, à peine y eut-il pénétré, qu'il aperçut debout contre la cloison, trois hommes dont l'attitude n'avait rien de rassurant.

—Vous savez pourquoi je viens, Evrard, dit-il cependant au bout d'un instant et d'une voix qu'il cherchait à affermir.

—Pourquoi ?—Sans doute, repartit Evrard.—Mais comment tu es arrivé jusqu'ici, à quel indice tu as pu soupçonner que j'y étais ? C'est ce qu'il serait bon de savoir.

—Vous y tenez ?

—Beaucoup.

—Cela cependant n'est guère intéressant.

—Tu te trompes, petiot ; car si tu es venu par là, d'autres pourraient bien prendre le même chemin.

Georges fit un geste négatif.

—Oh ! ne craignez rien... sous ce rapport, dit-il aussitôt et avec force, car le sentiment qui m'anime ne saurait être partagé par personne... et c'est l'amour filial qui m'a conduit.

—L'amour filial... répliqua Evrard en haussant les épaules, c'est donc un nouveau guide des voyageurs ?

—Vous raillez...

—Je n'en ai peut-être pas le droit ?

—Ah ! je vois que le miracle accompli en votre faveur n'a pas même pu vous toucher.

—Tout ça, petiot, ne me dit pas qui t'a indiqué le chemin.

Georges réprima un geste d'impatience.

—Soit ! répliqua-t-il, soit ! et peut-être, après tout, avez-vous raison de me demander comment je suis venu. Car il y a là pour vous, Evrard, un danger sur lequel il n'est pas inutile de vous éclairer.

—Voyons donc ça, fit le condamné.

Georges se tut un moment, puis il reprit :

—Peut-être n'avez-vous pas oublié encore, dit-il d'une voix haute et ferme, ce qui s'est passé entre vous et moi, à la prison de la Roquette...

—Ah ! ne parlons pas de ça, s'il te plaît, petiot, interrompit vivement Evrard, en jetant un regard troublé vers la porte qui donnait dans la seconde pièce... ou si tu veux en parler, tâche de moins élever la voix.

—Pourquoi donc ?

—J'ai mes raisons.

—Comme vous voudrez... De tous ceux qui vous entouraient quand vous êtes tombé frappé d'apoplexie, moi seul savais la cause vraie qu'il fallait attribuer à cet incident. Aussi je vous ai vu porter sans émotion, et quand je pus croire que vous étiez déposé dans la fosse qui vous était destinée, je m'empressai de m'y rendre, pour attendre là le moment où vous deviez revenir à la vie.

—Voilà une bonne idée, petiot, et faut croire que le ciel t'en tiendra compte.

—Malheureusement, j'arrivai trop tard.

—Ah ! ah !

—Et quand je soulevai le suaire qui devait recouvrir votre corps, je m'aperçus avec effroi qu'il y avait eu substitution de cadavre.

—Dame !...ça arrive quelquefois ces choses-là, et bien malin serait celui qui en découvrirait les causes.

—Peut-être.

—Tu l'as donc deviné ? toi...

—Parfaitement.

—Eh bien ! je serais curieux de savoir comment tu t'y es pris.

—On ne pense pas à tout, Evrard, surtout dans la position où vous vous trouviez.

La pluie avait détrempé les chemins, et avec un peu d'attention, il m'a été possible de suivre votre trace.

—Voyez-vous cela !

—Je suis allé au mur...j'ai constaté l'endroit où vous l'aviez escaladé et la brèche par laquelle vous étiez revenu, et, en suivant les empreintes de vos pieds nus, je suis arrivé jusqu'à cette mesure. Comprenez-vous maintenant ?

—Parfaitement.

—Et avez-vous encore quelque chose à me demander ?

—Plus rien.

Evrard se tut un moment et il échangea un mauvais regard avec ses compagnons, qui avaient assisté silencieux à cette conversation.

Puis il se tourna de nouveau vers Georges et ce dernier fut frappé du changement qui s'était tout à coup opéré dans sa physionomie.

Il y a, d'ailleurs, une observation qu'il n'est pas hors de propos de placer ici, et qui complètera le portrait du misérable qui joue dans cette histoire un rôle si important.

Depuis qu'Evrard était libre, il semblait s'être presque complètement transformé.

Ce n'était plus l'être abruti et bestial que nous avons dépeint, alors qu'il était enfermé dans cette redoutable cellule, dont la porte ouvre immédiatement sur les marches de l'échafaud. Son front avait perdu son expression sinistre, son œil était redevenu intelligent et vif, et si parfois un éclair sauvage y brillait encore, c'était sous l'empire passager de quelque pensée irritante.

Il se tourna donc vers le jeune prêtre, et se prit à le considérer avec une profonde attention.

—Cette recherche, dit-il, fait honneur à ta perspicacité, garçon, et si tu l'as faite seule, je n'ai que des compliments à t'adresser.

—J'étais seul, en effet, répondit Georges.

—De sorte, poursuivit Evrard en baissant la voix, que tu n'as pas eu le temps de raconter à personne ce que tu as vu...

—A personne..., je vous le jure.

—C'est utile à savoir.

—Pourquoi ?

—Dame ! des secrets comme ceux-là... on n'aime pas à les confier à tout le monde.

—Mais vous savez bien que je ne vous trahirais pas, moi !

—Qui me l'assure ?

—Mon intérêt.

—Oh !... dans ces sortes d'affaires... l'intérêt se déplace...

—Enfin, où voulez-vous en venir ? insista Georges, qui commençait à trouver que la conversation prenait une tournure singulière.

Evrard se redressa.

—A te dire ceci, garçon, répondit-il toujours du même ton ; demain, je vais rentrer dans la vie où j'espère tenir un certain rang et mener un grand train. Ma fortune me le permettra, mais je ne veux pas que le souci d'une révélation possible me suive dans ma nouvelle condition, et il serait imprudent à moi de ne pas supprimer le seul obstacle qui puisse désormais s'opposer à mon bonheur.

—Je ne vous comprends pas, balbutia Georges, qu'une vague inquiétude envahissait malgré lui.

Evrard sourit et indiqua ses compagnons auxquels il adressait en même temps un signe convenu.

—Je me retire, ajouta-t-il ; deux personnes m'attendent à côté, et j'ai hâte de les aller rejoindre, mais ces messieurs me remplaceront auprès de toi, et ils feront à eux trois ce que j'aurais fait moi-même, si j'avais pu rester.

En parlant ainsi, Evrard s'était dirigé vers la porte, mais sur le seuil il rencontra Georges qui lui barrait le passage.

—Qu'est-ce que c'est ? fit-il en fronçant le sourcil.

—Vous ne sortirez pas, répondit impérieusement Georges.

—Tu prétends me retenir ici !...

—Je veux que vous parliez.

—Ah ! prends garde.

—Vous ne me faites pas peur, Evrard, vous le savez bien ; vous savez bien aussi que c'est plus que ma vie, que c'est mon honneur qui est ici en jeu, et je veux...

—Te tairas-tu !

—Jamais.

—Ne me pousse pas à bout.

—Vous ne sortirez pas, vous dis-je !

—Eh bien ! tant pis...c'est toi qui l'auras voulu, s'écria Evrard avec fureur.

Et s'élançant d'un bond sur le jeune prêtre, il le jeta rudement à terre et lui appliqua sa main de fer sur les lèvres.

En même temps, les trois hommes avaient tiré leur couteau, attendant un signe pour se précipiter sur la victime.

XIV

ADIEU

Georges voulut faire un mouvement et se débarrasser de cette étreinte énergique qui comprimait ses lèvres, mais Evrard le maintint à terre quelques secondes, de sa main puissante, tandis que de l'autre il écartait les couteaux prêts à frapper.

—Non, pas encore, dit-il, cédant à une compassion à laquelle il n'avait pas habitué ses acolytes, si le même veut être sage, ou lui fera grâce de la vie, mais il faut qu'il devienne muet comme un poisson...ou sans cela...

Et se penchant vers Georges :

—Voyons, ajouta-t-il, cela doit suffire, petiot, et tu promets de te taire, maintenant ?

Le jeune prêtre se tordit en un dernier effort impuissant ; et comme Evrard lui rendait momentanément l'usage des lèvres :

—A moi ! à l'aide ! au meurtre ! cria-t-il d'une voix vigoureusement accentuée.

Evrard se releva en proférant une imprécation.

—Mille millions de tonnerres ! dit-il en se tournant vers Champonois et Philippe. Qu'est-ce que vous attendez donc,

vous autres, avec vos *eustaches*. Allons, qu'on en finisse et qu'il ne parle plus, surtout !

Les trois assassins firent un pas et c'en était fait de Georges, sans doute, lorsque la porte s'ouvrit tout à coup, et Blanchette parut.

Ce fut comme un coup de théâtre.

Evrard lâcha sa victime et les trois bandits se reculèrent avec un mouvement de honte, et s'empressèrent de cacher leurs couteaux.

Cependant Blanchette s'était arrêtée sur le seuil, et son œil effrayé semblait interroger les sinistres acteurs de cette scène.

—Qu'est-ce donc... que se passe-t-il ? demanda-t-elle en s'adressant à son père.

Puis, ayant remarqué Georges qui venait de se relever, elle se prit à tressaillir.

—Un prêtre !... s'écria-t-elle en joignant les mains.

Et elle s'approcha émue, troublée, pieuse.

—Bénissez-moi, mon père, ajouta-t-elle avec l'accent de la prière, et en s'inclinant devant le jeune homme interdit.

Georges la regardait et il se demanda s'il n'était pas le jouet d'un de ces rêves étranges, où les réalités saisissantes se mêlent parfois aux fantaisies impossibles.

Mille sentiments divers l'agitaient.

Quelle était cette jeune fille... d'où venait-elle, à quelle monde appartenait cette créature d'essence divine, sur le front de laquelle éclatait tant de grâce chaste et pure ?...

Il hésitait, n'osait parler, et pourtant la charmante enfant, inclinée et soumise, attendait, les bras croisés sur son sein, qu'il voulut bien lui imposer les mains.

Georges prit enfin son parti et l'attira à lui.

—Oui, mon enfant, dit-il d'une voix attendrie, oui, je vous bénis ! non parce que je suis prêtre et que je puis appeler sur vous la bonté céleste, mais parce que vous êtes pure, parce que vous êtes belle et que vous venez de sauver mes jours.

Blanchette releva vivement le front.

—Vos jours étaient donc menacés ? demanda-t-elle avec un frisson.

—Oh ! ce n'est pas pour moi que j'eusse regretté la vie, répondit Georges, mais j'ai une mission sainte à remplir, et c'est pour cela que je ne veux pas mourir encore.

—Mon père, au moins, a dû vous défendre ?

—Votre père !

Et comme Blanchette se tournait vers Evrard, ce dernier se précipita vers le prêtre et lui saisit le bras.

—Silence ! dit-il d'une voix impérieuse et basse. Si tu dis un mot... je te tue sans pitié.

—Mais cette enfant ?

—C'est ma fille.

—Et elle ne sait rien.

—Rien ! rien ! comprends-tu ?

Georges garda le silence.

Il comprenait la position terrible de ce père criminel, en présence de son enfant ignorante et pure, et à ce moment, bien que cruellement irrité contre Evrard, il sentit une suprême pitié s'élever de son cœur.

Blanchette les observait, et, à les voir se parler tous deux, elle éprouvait comme une mystérieuse épouvante.

—Vous connaissez donc M. l'abbé, mon père ? demanda-t-elle timidement au bout de quelques instants.

—Oui, mon enfant, répondit Evrard, après une courte hésitation.

—C'est peut-être vous qu'il venait chercher ?

—Moi ?... Non... je ne pense pas. Qui peut te faire croire ?...

Blanchette interrogea Georges du regard, et un espoir inattendu vint faire tressaillir ce dernier.

Il se rapprocha.

—La raison qui m'a amené ici est importante, dit-il aussitôt ; il ne s'agit de rien moins que de mon honneur.

—Comment cela ?

—A l'heure où je vous parle, mon enfant, mon père se meurt de désespoir et de honte derrière les murs infamants du bagne.

—Que dites-vous ?

—La vérité.

—Il a été criminel ?

—Il n'a jamais cessé d'être innocent.

—De pareilles erreurs sont donc possibles, mon Dieu !

—Oui, cela est possible... La justice est vigilante sans doute, elle est habile, elle est humaine ; mais les apparences sont venues accabler mon père, et ses juges ont dû le condamner.

—Et vous ? et vous ?

—Moi, j'ai voué ma vie à la réhabilitation de celui auquel je dois les conseils et l'éducation qui ont fait de moi un honnête homme ?

Blanchette tendit une main sympathique au jeune prêtre.

—Ah ! c'est bien, cela, dit-elle avec effusion, et si jamais il était possible qu'un malheur frappât mon père, je ne verrai pas un plus noble but à ma vie...

Le visage de Georges resplendit.

—Vous dites bien ce que vous pensez, n'est-ce pas, mon enfant ? demanda-t-il d'une voix émue.

—En doutez-vous ?

—Non, je n'en doute pas ; mais il y a dans vos paroles une telle sympathie, qu'elles ont fait naître tout-à-coup un espoir dans mon cœur.

—Quel espoir ?

—Si, par une bizarrerie invraisemblable du sort, par un de ces jeux inexplicables du hasard, vous pouviez un jour rendre à mon père l'honneur qu'il a perdu...

—Moi !

—Oui, vous, mon enfant, répondez : Si cela arrivait, que feriez-vous ?

—Ah ! je n'hésiterais pas.

—Eh bien ! écoutez-moi : il y a ici, dans cette chambre, près de nous, un homme qui connaît l'innocence de mon père, qui en a les preuves... qui, d'un mot, peut l'arracher à la vie infâme à laquelle il est condamné ! Cet homme, à plusieurs reprises, je l'ai prié, supplié, et il a toujours refusé obstinément de parler.

—C'est impossible...

—Demandez à votre père.

—Il le connaît donc ?

Georges n'eut pas le temps de répondre.

Jusqu'alors Evrard avait écouté sans trop manifester d'impatience ni de colère ; mais il comprenait qu'il allait être mis trop directement en cause, et il lui importait que la conversation n'allât pas plus loin.

Il posa donc rudement la main sur l'épaule du prêtre, et l'écarta d'un geste violent.

—Un instant, monsieur l'abbé, dit-il d'un ton brusque et résolu, il me semble que voilà assez longtemps que vous parlez, et c'est à mon tour maintenant.

—Oh ! mon père... fit Blanchette d'un ton de reproche, un prêtre !

—Lui... Blanchette, allons donc !... il s'appelle Georges Gauthier, et n'est pas plus prêtre que moi...

—Que dites-vous ?

—Demande-le plutôt à la jeune fille qu'il a voulu épouser !

Blanchette se retourna interdite, vers Georges.

—Il a dit vrai... répondit ce dernier.

—Ainsi, vous nous trompiez.

—Tout ce que je vous ai dit est l'expression de la plus exacte vérité.

—Cependant ce costume ?

—Evrard connaît les raisons qui m'ont obligé à le prendre.

—Mais ces raisons, vous ne les dites pas, monsieur. Ah ! il faut qu'elles soient bien graves... alors.

Georges eut un moment d'hésitation.

Toute son attention s'était concentrée sur Blanchette.

Quoiqu'il ne la connût que depuis quelques instants, il sentait qu'il allait y avoir désormais entre elle et lui un lien sympathique qu'il serait bien difficile de briser. D'ailleurs, en la voyant si délicate et si frêle, il en était venu à penser qu'une révélation la tuerait infailliblement ; et pour la seconde fois son cœur s'emplit de pitié.

Il se risqua donc à garder le silence et fit un pas vers la porte.

—Vous partez ! dit Blanchette douloureusement en le voyant s'éloigner.

—Il le faut bien, répondit Georges, puisque je ne peux rien vous dire...

—Mais vous êtes donc coupable ?

—N'en croyez rien.

—C'est singulier ; moi, je m'étais intéressée à vous... Je me plaisais à croire à votre loyauté... Et maintenant.

Georges redressa le front avec fierté.

—Maintenant, Blanchette, répondit-il d'un ton qui ne manquait pas de noblesse, il faut continuer à croire à mon honneur. Je ne vous ai vue qu'une heure à peine, mais je connais votre cœur comme Dieu, qui l'a fait, et je veux que vous y conserviez de moi un bon souvenir... Qui sait ? un jour, nous nous reverrons sans doute, et, alors comme aujourd'hui, j'espère que vous ne refuserez pas de me donner la main.

Blanchette était émue et troublée plus peut-être qu'elle n'eût voulu le paraître ; cependant elle tendit la main au jeune homme.

—Au revoir donc, Blanchette dit ce dernier, en serrant cette petite main pâle qu'on lui abandonnait.

—Adieu ! adieu ! dit Blanchette, qui le regarda s'éloigner, pensif et triste.

Et quand il eut disparu, elle se tourna vers Evrard, avec une larme dans les yeux.

—Mon père, dit-elle alors d'un ton en apparence indifférent, comment s'appelle donc la jeune fille que devait épouser M. Georges Gauthier.

XV

L'ÂME EN PEINE

Depuis le départ de Morton, la maison du Strand était habitée ; lady Curran avait momentanément abandonné la campagne où elle vivait retirée et elle était venue s'installer au milieu de Londres pour attendre plus patiemment l'arrivée de son intendant.

Quand elle vit que Morton ne lui écrivait pas, que bien des jours s'étaient passés sans qu'elle eût reçu la moindre communication, son inquiétude augmenta d'heure en heure, de minute en minute ; elle n'eut plus qu'une pensée, qu'un désir... elle résolut de partir, et d'aller elle-même à Paris, chercher les nouvelles qu'elle attendait.

Évidemment un malheur était arrivé. Une complication inattendue, s'était produite ; elle pensa même, un moment, avec un frisson qui l'envahit tout entière, que son mari avait tout découvert, que les lettres de Morton avaient été interceptées, qu'il avait été suivi, épié, qu'enfin ce secret, qui renfermait sa honte, allait être divulgué.

Elle eut peur, n'hésita plus, et partit.

Deux jours après elle arrivait à Paris, et descendait à l'hôtel du Louvre.

Elle ne connaissait pas la capitale et ignorait le domicile qu'avait choisi Morton ; mais la lettre de crédit dont ce dernier était porteur, était adressée à M. Hottinguer ; c'est donc à ce banquier qu'elle comptait demander des renseignements, et quelques heures après son arrivée, sa voiture s'arrêtait au No 17 de la rue Bergère.

M. Hottinguer était absent lorsqu'elle se présenta, mais dès qu'elle se fut nommée, on la conduisit auprès de l'un des principaux employés de la maison de banque, qui s'empressa de la recevoir.

Lady Curran était fort émue ; l'heure était venue où elle allait enfin apprendre ce qu'elle avait à redouter, et à ce moment un trouble bien explicable s'empara d'elle.

Cependant elle réagit contre sa propre émotion, et reprit courageusement possession d'elle-même.

—Monsieur, dit-elle en dissimulant son inquiétude sous un sourire, j'ai envoyé il y a quelques jours, à Paris, une personne que j'avais chargée d'une mission aussi délicate qu'importante, et à laquelle j'avais remis une lettre de crédit illimitée sur votre maison.

—De quelle personne madame veut-elle parler ? demanda le commis.

—De sir Morton, monsieur.

Le commis s'inclina.

—En effet... dit-il en souriant, je me rappelle ce nom.

—Et vous avez vu la personne qui le porte ?

—Oui, madame.

—Récemment ?

—Hier encore.

—Vous en êtes sûr ?

—Oh ! parfaitement.

Lady Curran respira ; mais la certitude qu'elle venait d'acquiescer de la présence de Morton à Paris laissait subsister tout entière la crainte que lui avait inspirée son silence.

Elle reprit donc presque aussitôt :

—Sir Morton a oublié de me faire connaître l'hôtel qu'il habite à Paris, et j'ai pensé que vous pourriez me procurer ce renseignement.

—Sir Morton nous a, en effet, donné son adresse ; seulement, il paraît avoir changé plusieurs fois de domicile.

—Mais il doit revenir ?

—Aujourd'hui même.

—Vous le verrez ?

—C'est moi qui le recevrai.

—Eh bien, je vais vous adresser une prière.

—Parlez, madame.

—Quand sir Morton se présentera, faites-lui connaître, je vous prie, que je suis à Paris depuis ce matin, que je suis descendue à l'hôtel du Louvre : dites-lui qu'il vienne m'y trouver sans retard.

—Il sera fait comme vous le désirez.

—Voici ma carte.

—Dans une heure, sir Morton sera près de vous.

Lady Curran rentra à l'hôtel du Louvre.

Elle était toujours inquiète, mais elle se sentait déjà un peu rassurée.

Elle donna des ordres pour que sir Morton fût introduit dès qu'il se présenterait, et elle attendit avec un peu plus de calme.

L'attente, du reste, ne fut pas de longue durée.

Une heure à peine s'était écoulée depuis son retour à l'hôtel, qu'un valet annonçait sir Morton.

Lady Curran se leva vivement, alla à sa rencontre et, comme la porte venait de s'ouvrir, elle vit entrer un homme qu'elle ne connaissait pas.

Elle contint un cri et se prit à pâlir.

—Mais on m'avait annoncé sir Morton, balbutia-t-elle interdite.

L'inconnu s'inclina.

—Je le remplace, madame, répondit-il.

—Mais comment se fait-il ?

—Je vais vous l'expliquer.

—Sir Morton n'est donc pas à Paris ?

—Il y est venu, madame ; mais à cette heure il lui serait bien difficile de se présenter devant vous.

—Il est malade, peut-être ?

—Il est mort, madame...

Lady Curran se laissa tomber sans voix sur un divan.

—Mort ! mort ! dit-elle avec un trouble profond. Et à quel moment remonte ce malheur ?

—Au jour même de son arrivée.

—C'est vous, alors, qui l'avez assisté à sa dernière heure ?
L'inconnu—le lecteur l'a deviné déjà—n'était autre qu'Evrard. A cette question de lady Curran, il eut un singulier sourire.

—C'est moi, du moins, répondit-il, qui me suis chargé de le suppléer dans la mission qui lui avait été confiée.

—Vous connaissez donc cette mission ?

—Sans doute.

—Morton vous en a instruit ?

—Ce sont les papiers dont sa mort m'a rendu dépositaire qui m'ont tout appris.

Lady Curran eut un moment de suprême hésitation.

—Enfin, qu'avez-vous fait, monsieur ? demanda-t-elle d'une voix tremblante.

—Ce que Morton eût fait à ma place, répondit Evrard.

—Et... ma fille ?...

—Elle est avec moi !

Lady Curran serra vivement la main de son interlocuteur.

—Ah ! merci, monsieur, dit-elle avec effusion. Ainsi, elle vit... Vous l'avez vue ; elle est belle, n'est-ce pas ? Si vous saviez le bien que vos paroles me font.

—Partons ! reprit-elle ; pauvre chère enfant. Il y a si longtemps que j'appelle cet instant de tous mes vœux. Ne tardons pas davantage ; monsieur, menez-moi près d'elle ; partons !

Et déjà elle se dirigeait vers la porte, quand Evrard la retint.

—Qu'y a-t-il ? demanda la jeune femme avec une inquiétude subite.

—Rien, madame, répondit Evrard ; seulement...

—Parlez !

—Vous ne vous effrayez pas ?

—Mon Dieu !

—Votre fille est délicate, voyez-vous, elle ne s'attend pas à vous voir... et l'émotion, le saisissement... que sais-je... tout cela pourrait l'impressionner trop fortement et lui être fatal.

—Mais, que me conseillez-vous donc ?

—Il faut attendre.

—Encore...

—Quelques heures... jusqu'à demain peut-être... je vais aller la trouver... je la préparerai à cette rencontre... et demain, ou ce soir même, vous pourrez l'embrasser sans crainte !

—Ah ! vous me le promettez.

—Je vous le jure.

—Eh bien ! partez, monsieur, partez... et songez que c'est une mère qui vous attend, et qui va compter les heures de votre absence.

Evrard salua. Il allait s'éloigner, lady Curran parut se raviser.

—Un mot encore, dit-elle en remuant tristement la tête.

—Je suis à vos ordres, répondit Evrard.

—Je ne pense qu'à mon enfant, répondit lady Curran, et c'est bien naturel, n'est-ce pas ? Mais il est une personne que je ne veux pas oublier et envers laquelle je ne serai jamais ingrate.

—Quelle personne ? fit Evrard.

—Sir Morton.

—C'est juste.

—Morton m'a été constamment dévoué... C'est en me servant qu'il est mort, et je veux au moins que la tombe où reposent ses restes soit digne de ma reconnaissance.

—Que voulez-vous donc faire ? demanda Evrard en fronçant le sourcil.

—Compléter ce que vous avez fait, monsieur, il est juste que le serviteur fidèle dorme en paix auprès de son maître. Je ferai transporter le corps de sir Morton en Angleterre... Evrard fit un mouvement.

—Ne trouvez-vous pas cela convenable ?... dit lady Curran.

—Pardon, madame, pardon... répondit Evrard, mais c'est là un soin que nous prendrons plus tard, si vous le voulez bien. Pour le moment je vais m'occuper...

—Oui, c'est cela... répondit la malheureuse mère ; allez, monsieur, et que Dieu vous bénisse pour tout le dévouement que vous m'avez témoigné, à moi que vous ne connaissiez pas. Allez, monsieur, allez vite et ramenez-moi ma fille. Oh ! que ce mot est doux à prononcer !...

Evrard sortit assez inquiet, en se demandant où il pourrait trouver l'héritière de lady Curran. ♣

XVI

LA SENTENCE DE LA LOUVE

En quittant lady Curran, Evrard eut un moment l'idée de gagner le charmant petit nid où, depuis quelques jours, il avait installé Blanchette.

Mais tout en marchant, il se prit à réfléchir et changea de direction.

Evrard n'était pas content de la tournure que prenaient les choses.

Sa première pensée avait été de fuir à l'étranger, pour ne revenir en France qu'après s'être assuré que l'on ne s'occupait plus de lui.

Mais un autre plan n'avait pas tardé à germer dans son esprit.

Les sommes assez considérables qu'il avait touchées, grâce à sa lettre de crédit, devaient s'épuiser vite, au train qu'il menait, et il ne songeait pas sans inquiétude à l'avenir qui serait réservé à Blanchette, une fois ces sommes dissipées.

Alors sa pensée s'était tournée vers lady Curran et un projet ingénieux était sorti de ses méditations.

Seulement, l'exécution de ce projet n'était pas exempte d'obstacles sérieux.

Faire croire à lady Curran que Blanchette était l'enfant retrouvée par sir Morton ne semblait pas chose difficile. Mais amener Blanchette à se rendre complice d'une pareille substitution lui avait paru tout d'abord presque impossible.

Blanchette s'était montrée, dès les premiers mots, si résolue à refuser, que pendant quelques jours, il n'avait pas osé revenir à la charge. Cependant il fallait sortir de cette impasse ; quoique Evrard n'eût rien à craindre en restant à Paris, puisqu'il était bien légalement mort, il n'eût pas été fâché d'aller faire un tour en Angleterre.

Et puis il se passait dans l'esprit de Blanchette quelque chose d'extraordinaire.

Depuis qu'elle habitait dans le petit appartement que son père lui avait meublé, rue Caumartin, la pauvre enfant semblait avoir perdu sa sérénité d'autrefois.

—Tu n'es donc pas heureuse ici ? disait-il quelquefois, en promenant un regard satisfait sur le luxe dont il avait entouré sa fille.

—Heureuse, répondit Blanchette en remuant doucement la tête, et pourquoi ne le serais-je pas ?

—S'il te manque quelque chose, il faut le dire ; tu n'as qu'à ordonner, et tes moindres caprices seront exécutés...

Blanchette regardait alors son père avec inquiétude.

—Voilà, êtes donc riche ? lui demandait-elle en rougissant.

—Tu le vois bien, répondait le malheureux.

—Sans doute... Mais je ne sais pourquoi... ce luxe...

—Achève !

—Ah ! ne m'en voulez pas, mon père ; vous êtes si bon pour moi... Je me reprocherais de paraître ingrate... et pourtant vous m'avez habituée à tout vous dire.

—Parle !

—Eh bien ! il me semble que je serais bien plus tranquille... plus calme surtout, si je me retrouvais dans ma pauvre petite chambre de la rue de Charenton.

—Elle était à peine meublée.

—Elle était simple, mon père, et j'y priais Dieu avec bien plus de ferveur.

Evrard n'ajoutait rien.

Donc il avait peur ; il redoutait l'instinct qui s'était éveillé chez Blanchette, et il frissonnait à l'idée qu'elle pourrait un jour découvrir son fatal secret.

A ces appréhensions était venues s'ajouter les paroles de lady Curran, au sujet de la tombe de sir Morton.

Evrard se sentait acculé dans une impasse et il se demandait avec effroi par quel héroïque effort il pourrait parvenir à en sortir.

C'est en réfléchissant à toutes ces choses qu'il arriva une heure après à la porte d'une maison de la rue de la Tombe-Issoire.

Une maison à l'aspect sinistre, située dans un quartier désert, isolée de toute habitation...

Un véritable coupe-gorge.

Evrard frappa quelques coups à la porte, qui s'ouvrit presque instantanément.

—Tu m'avais donc reconnu ? dit Evrard au Biffin qui lui ouvrait.

—C'est la Louve, répondit le Biffin ; les femmes, ça a comme des pressentiments, et elle vous attendait.

—Pourquoi faire ?

—On ne sait pas. La Louve pense que vous vous êtes assez reposé, et comme elle sait que vous ne butez pas sur l'ouvrage, elle espérait vous voir.

Evrard fronça le sourcil et suivit le Biffin, qui l'introduisit dans une salle du rez-de-chaussée, où se trouvaient réunis le père Champenois et Philippe, en compagnie de la Louve.

Son entrée fit sensation.

Evrard était aimé de ses acolytes, si l'on peut donner le nom d'amitié à l'attachement que les bandits se témoignent entre eux.

—Te voilà donc enfin, dit la Louve avec une pointe de dépit dans l'accent, tu deviens rare depuis quelque temps.

—C'est vrai, répondit Evrard... Ma fille en est la cause... la pauvre enfant est triste et cela me préoccupe.

—Il faut lui donner de la distraction.

—Elle n'en veut pas prendre... Et puis... il y a autre chose.

—Quoi encore ?

—Je suis inquiet.

—Est-ce que tu as revu Georges Gauthier ?

—Non... pas lui... mais il m'est tombé une tuile d'Angleterre.

—La femme de l'intendant, peut-être ? demanda la Louve.

—Précisément.

—Diable !... dit le Biffin, elle sera venue à Paris pour arrêter les frais de crédit.

—Si ce n'était que cela...

—Qu'est-ce donc alors ?

Evrard raconta la conversation qu'il venait d'avoir avec lady Curran.

—Oh ! oh ! fit le père Champenois quand il eut fini, en voilà une qui va devenir gênante.

—Si on lui en laisse le temps, objecta Philippe.

—Et cette idée d'offrir une tombe à sir Morton... remarqua le Biffin en haussant les épaules.

—Mais il faut l'en empêcher, s'écria la Louve avec force.

Evrard frappa du poing sur la table.

—Et comment ? répliqua-t-il... et par quel moyen ?... Vous ne voyez donc pas qu'elle s'est fourré cela dans la tête et qu'il faudra qu'elle arrive à son but... Non, non, il n'y a qu'une seule chose à faire : c'est de fuir au plus tôt pour revenir Dieu sait quand.

La Louve tourna vers Evrard un regard où brillaient de sinistres lueurs.

—Veux-tu que je te débarrasse de cette femme ? dit-elle d'un ton énergique et bas...

—Toi ! fit Evrard avec frisson.

—Oui... moi, répondit la Louve... Est-ce que tu as peur à présent ?

—Je n'ai peur de rien... ; mais depuis que j'ai revu Blanchette, j'ai fait un serment auquel je ne veux pas manquer...

—Quel serment ? dirent les trois hommes.

—Plus de sang... plus de crime... rien de ce qui pourrait une seconde fois m'arracher à tout ce que j'aime... Je recom-

mence une nouvelle vie, et je tâcherai qu'elle ne soit pas criminelle.

—Tu vas donc concourir pour le prix Montyon ? dit ironiquement le père Champenois.

—Avant un mois, ajouts Philippe sur le même ton, je le vois retiré à Nanterre...

—Où monsieur s'occupera à tresser des fleurs pour les rizières de l'endroit, compléta le Biffin.

Et les trois hommes éclatèrent en un rire cynique.

La Louve seule avait gardé son sang-froid.

D'un geste impérieux elle imposa silence à ses compagnons.

—Non ! dit-elle d'une voix ferme, non, Evrard a raison ; assez de crime comme cela. Ce qui lui est arrivé doit nous servir d'exemple, et pour mon compte, j'approuve sa résolution. D'ailleurs, il ne s'agit pas de verser du sang ; ce que j'ai à vous proposer ne ressemble pas à un crime.

—Qu'est-ce donc ? demanda Evrard en relevant le front.

—Presque rien... une idée à moi... à l'aide de laquelle je te débarrasserai de ton Anglaise.

—Il ne sera pas question de moi ?

—Je le jure.

—Et il n'y aura pas de crime, n'est-ce pas... plus de sang versé ?

Un imperceptible sourire effleura les lèvres de la Louve.

—Repose-toi sur moi ! répondit-elle, et dis-nous si tu consens à nous laisser agir.

—Dans ces conditions, vous êtes libres !

—Il ne reste plus, alors, qu'une chose à apprendre. Comment appelle-t-on cette femme ?

—Lady Curran.

—Et où demeure-t-elle ?

—A l'hôtel du Louvre.

—C'est bien. Dès aujourd'hui, l'affaire sera faite.

XVII

LE VŒU DE BLANCHETTE.

Evrard était un peu rassuré. Il s'éloigna.

Il y avait loin de la rue de la Tombe-Issoire à la rue Cautmartin ; vers la barrière, il prit une voiture, donna au cocher un généreux pourboire, et en moins d'une demi-heure il était arrivé.

Comme il allait monter l'escalier, il s'entendit appeler et s'arrêta.

—Monsieur va chez mademoiselle Blanchette ? lui dit alors le concierge.

—Oui, mon ami, répondit Evrard.

—C'est que mademoiselle Blanchette est sortie, et elle a dit, si monsieur venait, de le prier d'attendre.

—Chez elle ?

—Voici la clé.

Evrard se sentit gagner par un commencement d'inquiétude.

—Y a-t-il longtemps qu'elle a quitté la maison ? demanda-t-il d'une voix troublée.

—Trois heures au moins, répondit le concierge.

—Et elle n'a pas dit où elle allait ?

—Non, monsieur.

—C'est bien. Donnez-moi la clé. Je vais l'attendre dans son appartement.

Evrard gravit les deux étages, ouvrit la porte avec quelque précaution et s'empressa de jeter un regard investigateur sur l'appartement.

Il avait peur.

C'était la première fois que Blanchette sortait ainsi, seule, sans faire connaître la cause et le but de sa sortie. Il y avait là un mystère qui l'effrayait ; il redoutait un malheur, — pis que cela, même, — une révélation. Le malheureux était continuellement suspendu à des terreurs sans nom...

L'examen de la chambre de Blanchette lui rendit cependant un peu de calme.

Tout y était dans le même état que la veille, et c'était bien le plus charmant petit nid qu'imagination de jeune fille eût jamais rêvé.

D'ailleurs l'attente ne fut pas de longue durée, et une demi-heure à peine s'était écoulée, qu'il entendit le bruit d'un pas furtif et harmonieux sur l'escalier.

Evrard ne s'y trompa point ; son cœur bondit dans sa poitrine ; et il courut vers la porte, où presque aussitôt il recevait Blanchette dans ses bras.

Blanchette était toujours délicate et jolie. Sa petite robe de grenadine noire dessinait toutes les grâces de sa taille adolescente, et ses beaux yeux baignés de langueur et de mélancolie se levèrent sur son père avec une expression attendrie.

—Vous m'avez attendue ! dit-elle en dénouant les brides de son chapeau noir ; c'était là tout ce que je craignais. Mais j'avais bien recommandé que l'on vous dit de rester.

Evrard ne répondit pas... Il regardait Blanchette, et l'inquiétude lui était revenue.

Blanchette portait de longs habits de deuil ; ses joues étaient plus pâles encore que de coutume ; on y remarquait la trace évidente de larmes récentes.

—Tu as pleuré !... s'écria le père avec un saisissement.

—Oh ! ce n'est rien, répondit Blanchette, en portant instinctivement la main à ses joues.

—Mais d'où viens-tu donc ?

—Je vous le dirai.

—Pourquoi pas tout de suite ?

Blanchette prit les mains de son père et le fit asseoir à ses côtés.

—Mon père, dit-elle d'une voix câline, sous l'émotion de laquelle il était facile de démêler une profonde tristesse, vous me demandez d'où je viens, n'est-ce pas ?

—Sans doute.

—Eh bien, je vous le dirai ; mais à une condition.

—Laquelle ?

—C'est que vous ne me gronderez pas !

—Moi... te gronder... enfant chérie ; et pourquoi... et comment... Est-ce que je saurais seulement la manière de m'y prendre ?

—C'est vrai !

—Dis-moi tout... Voyons, d'où viens-tu ?

—Eh bien ! pardonnez-moi, mon père, je viens du cimetière des suppliciés !...

Et comme en parlant ainsi elle prenait sa tête dans ses mains, par un reste d'épouvante, elle ne put voir l'expression effrayée qui se peignit sur les traits d'Evrard.

—Toi ! toi ! balbutia ce dernier. Mais quel motif, quelle impérieuse raison ?

Blanchette releva le front et son regard s'attachait sur Evrard avec une singulière assurance.

—J'avais fait un vœu, répondit-elle, vous savez bien ; j'aurais voulu que nous y allions ensemble. J'aurais été heureuse de vous voir à mes côtés, sur la tombe de ce malheureux. Mais chaque fois que je vous en ai parlé, vous m'avez toujours refusé. J'ai bien vu que mon insistance vous déplaisait, et alors, j'y suis allée toute seule.

—Mon Dieu !... murmura Evrard, à voix basse.

—Et maintenant que me voilà revenue, poursuivit Blanchette, maintenant que j'ai prié sur cette tombe abandonnée, il me semble que je suis meilleure et que je vous aime mieux.

Evrard ne répondit pas... Il suffoquait.

Il sarra Blanchette avec force contre son cœur qui battait à se rompre.

—Mais pourquoi tant d'intérêt pour un malheureux que tu ne connais pas ? s'écria-t-il enfin.

—Ah ! je n'ai pas oublié, répondit Blanchette, que ce malheureux portait le même nom que vous... Et puis, continua-t-elle, il m'est venu presque un remords.

—A toi !

—Oui ; l'autre jour, vous m'avez parlé d'une pauvre mère qui a perdu son enfant, et j'ai repoussé la proposition que vous me faisiez.

—Oh ! je ne t'en parle plus... c'est fini... j'avais eu tort.

—Non, mon père, c'était une bonne pensée, au contraire. Il s'agissait d'un pieux mensonge à l'aide duquel vous vouliez rendre la vie et le bonheur à une mère.

—Sans doute, sans doute, fit Evrard, mais depuis j'ai renoncé à tout cela.

—Eh bien ! moi, mon père, j'y ai bien réfléchi, et je suis résolue à accepter.

—Que dis-tu ?

—Je dis que pour moi aussi ce sera une douce illusion. Et quand je verrai cette mère m'aimer comme sa fille, Dieu me fera peut-être la grâce de croire que j'ai retrouvé celle que je n'ai pas connue.

Evrard demeura un moment indécis devant cette résolution nouvelle de Blanchette ; mais il eut bien vite pris son parti et revint avec empressement au plan qu'il avait d'abord formé.

—Soit, dit-il, soit, mon enfant... il sera fait comme tu le désires... Demain, puisque tu le veux, je viendrai te prendre.

—Demain, père, je vous attendrai... et fasse le ciel que nous réussissions dans notre entreprise.

Le lendemain matin, à l'heure convenue, Evrard vint chercher sa fille, et tous deux se firent conduire à l'hôtel du Louvre.

—Milady Curran ? demanda Evrard à un valet qui vint les recevoir.

—Milady n'est plus à l'hôtel, monsieur, répondit le valet...

—Elle est absente ?

—Elle est partie.

—Evrard fit un geste étonné.

—Etes-vous bien sûr de ce que vous avancez, insista-t-il : j'ai eu l'honneur de voir milady dans la journée d'hier, et elle ne m'a rien dit de ses projets de départ.

—Milady n'en avait, en effet, parlé à personne. Mais hier, dans l'après-midi, une dame a demandé à lui parler, on l'a vue quitter l'hôtel avec cette personne, et une heure après, deux domestiques en livrée sont venus payer les dépenses de milady, et enlever ses bagages.

—Et vous ne l'avez plus revue ?

—Elle est, paraît-il, retournée le soir même en Angleterre.

Evrard remercia le valet, remonta en voiture, et ramena Blanchette dans son appartement.

Cette disparition cachait un mystère et il savait déjà que la Louve seule pouvait l'éclairer.

Il se fit immédiatement conduire chez la Louve.

XVIII

L'HOMME AUX CHEVEUX ROUX

Le matin du jour où ces faits s'accomplissaient, un homme d'une quarantaine d'années se présentait à l'embarcadere de Lyon, et après avoir pris un billet de première classe pour Fontainebleau, allait s'occuper de faire enregistrer les bagages qu'il apportait avec lui.

Ces bagages se composaient d'une valise légère et d'une caisse sur laquelle on lisait ces mots tracés en gros caractères : *très fragile*.

Il parla aux hommes d'équipe, leur adressa, au sujet de ses deux colis, les recommandations les plus expresses, et quand il les eut vus placer sur le chariot qui devait les transporter au fourgon des bagages, il pénétra sur le quai et entra dans un des compartiments du train.

Une fois là, il jeta un regard vif et perçant sur les deux voyageurs qu'il allait avoir pour compagnons, et, satisfait de cet examen rapide, il prit place dans un coin et s'y installa de son mieux.

Presque aussitôt le sifflet retentit, et le train s'éloigna.

C'était un singulier petit homme que ce voyageur.

Il avait des cheveux roux plantés sur le crâne, les dents blanches et bien rangées ; des favoris d'un blond fauve qui lui donnaient un air britannique très prononcé, et l'œil d'une mobilité que la photographie eût été impuissante à rendre.

De ses deux compagnons de voyage, l'un était un jeune homme de vingt-cinq ans environ, tandis que l'autre en avait au moins trente et portait l'habit ecclésiastique.

Dès que le train se fut mis en marche, les derniers reprirent la conversation qu'avait momentanément interrompue l'arrivée du troisième personnage.

— Combien je m'estime heureux, monsieur l'abbé, dit le jeune homme, d'avoir fait le voyage en votre compagnie... J'ai tant besoin d'être soutenu et consolé dans les rudes épreuves que je traverse.

— Nous avons tous notre fardeau à porter, mon cher Georges, répondit l'abbé, et, pour moi aussi, le voyage que j'entreprends est plein d'inquiétude et d'appréhension.

— Que vous est-il donc arrivé ?

— Hier, j'ai reçu de mauvaises nouvelles de la santé de ma mère.

— Elle est malade ?

— Elle se meurt !

Nous n'avons pas besoin de dire au lecteur qu'il s'agit ici de deux personnages qu'il connaît déjà, l'abbé Charles et Georges Gauthier.

Ce dernier serra avec effusion les mains de l'abbé.

— Ah ! croyez dit-il, que je prends une part bien vive à votre chagrin.

— Notre vie est entre les mains de Dieu, répondit l'abbé avec résignation, mais d'une voix altérée. C'est un grand chagrin, sans doute, et cependant, pour nous autres chrétiens, la mort n'est qu'une absence qu'abrège l'espoir d'une réunion prochaine.

Il y eut un moment de silence, puis l'abbé reprit :

— Mais vous-même, mon ami, dit-il, quelle raison impie vous oblige à quitter Paris ?

— Il y en a deux, monsieur l'abbé. Hier, j'ai appris que mademoiselle Armande de Lançon habitait les environs de Toulon.

— Et vous voulez la revoir ?

— Je veux savoir si elle a oublié... si elle pense encore à moi... si cet amour qui m'a soutenu jusqu'à présent doit m'abandonner à son tour au milieu des ruines de mes illusions.

— Et votre père ?

— C'est aussi pour lui que j'entreprends ce voyage.

— Avez-vous donc quelque espoir ?

— Je n'en ai aucun.

— Vous n'avez pas revu Evrard ?

— La seule fois que je l'ai rencontré, il m'a évité.

L'abbé Charles se prit à réfléchir. Le train continuait de marcher avec une rapidité vertigineuse, brûlant les stations intermédiaires, pour ne s'arrêter qu'aux grands centres industriels. Le voyageur aux cheveux roux n'avait pas bougé depuis le départ de Paris ; accoté dans son coin, il avait fermé les yeux et paraissait dormir.

— Ne m'avez-vous pas parlé d'une fille de cet Evrard ? reprit bientôt l'abbé.

— Oui : une enfant délicate et charmante, répondit Georges. La première fois que je l'ai vue, j'en ai été ébloui. On eût dit que toute son âme avait passé dans ses yeux, et son regard était limpide et pur.

— Vous espérez en elle ?

— Et j'espère encore.

— Qu'est-elle devenu ?

— Hélas ! je l'ai cherchée partout, mais Evrard craint toute indiscretion, et il la cache.

— Il a dû changer de nom.

— Oui, monsieur l'abbé.

— Comment se fait-il appeler maintenant ?

— Il se fait appeler sir Morton.

Georges achevait à peine ces mots, que le troisième voyageur, arraché subitement à son sommeil, bondit de sa place et alla tomber plutôt que s'asseoir auprès de lui.

— Pardon monsieur, dit-il aussitôt avec un fort accent britannique, ne venez-vous pas de prononcer à l'instant le nom de sir Morton ?

— En effet, répondit Georges, assez étonné d'une interpellation aussi brusque.

— Auriez-vous donc connu le gentleman qui porte ce nom ?

— Je connais du moins une personne qui se fait appeler ainsi, mais je doute que ce soit celle que vous connaissez vous-même.

— Pourquoi cela ?

— Par la raison toute simple que le Morton dont je parle n'est pas anglais.

— Vous en êtes sûr ?

— Parfaitement.

— Cependant, tous les Morton sont de Londres.

— Excepté celui dont je parle.

— C'est étrange ?

— Pas autant que vous le pensez.

— Que voulez-vous dire ?

— Rien, monsieur, sinon que l'homme que je veux désigner porte peut-être un nom qui ne lui appartient pas.

L'homme aux favoris fauves fit un haut-le-corps.

— Ah ! ah ! dit-il avec deux yeux étincelants, voilà qui se complique, et je vous demanderai la permission de poursuivre mes questions.

Un pli soucieux creusa à ces mots le front de Georges, et il se prit à regarder son singulier interlocuteur. Mais au moment où il allait répondre avec toute la réserve que lui paraissait commander la situation, le train s'arrêta tout à coup et les cris de " Fontainebleau ! Fontainebleau ! " s'élevèrent autour des wagons.

L'Anglais laissa échapper un geste de vive contrariété.

— Monsieur, dit-il à Georges, je suis contraint de m'arrêter ici, et je regrette de ne pouvoir poursuivre la conversation entamée ; mais si vous le voulez bien, je vous demanderai un dernier service.

— Parlez, monsieur, que puis-je faire pour vous ?

— C'est fort simple ; je désire connaître et votre nom et la ville où je pourrai aller vous remercier.

— Mais cette insistance...

— Je vous l'expliquerai.

— Enfin, si je vous donne mon nom, il est juste au moins que je connaisse le vôtre.

— Oh ! moi, monsieur, voici ma carte.

L'étranger tendit, en parlant, une carte sur laquelle étaient gravés son nom et sa profession.

Georges y jeta un coup d'œil rapide, et fit un mouvement d'une expression difficile à saisir.

— Soit, dit-il en saluant de la tête, soit !... Je m'appelle Georges Gauthier, monsieur, et à partir de demain, vous me trouverez à Toulon, à l'hôtel des Deux-Mondes.

L'homme aux cheveux roux n'en demanda pas davantage ; il s'inclina en signe de remerciements, sauta lestement sur le quai, et disparut sous la marquise de la gare.

XIV

LE COLIS MYSTÉRIeux

Pendant que les voyageurs pour Fontainebleau s'empressaient de quitter la gare et de se diriger vers la ville, l'homme aux cheveux roux s'insinua auprès des employés et, à force d'insistance et de ténacité, il parvint à pénétrer dans le magasin même où les bagages avaient été remis.

— Voyez-vous, disait-il, tout en furetant à travers les malles et les caisses, je n'ai que deux petits colis, mais j'y tiens essentiellement, et je serais désolé qu'ils fussent égarés. Ce qu'ils contiennent n'est pas précieux, seulement, c'est très fragile... et vous comprenez... si je ne...

Il allait continuer... mais il s'arrêta tout à coup en apercevant une caisse fort lourde que l'on apportait dans le moment.

— Eh ! la voici, la voici ! dit-il aussitôt.

Et son petit œil vif et perçant cherchait à lire l'adresse qu'une main inhabile avait libellée d'une façon grossière...

—Comment vous appelez-vous ? demanda le garde-magasin, un peu impatienté de cette indiscrète insistance.

—Je m'appelle sir Balcam.

—Eh bien ! vous vous trompez alors.

—Pourquoi ?

—Parce que la caisse qui est là est adressée à *Monsieur Thomas, gare restante, à Fontainebleau.*

Sir Balcam se pencha sur la caisse et lut.

—Oui, vous avez raison, dit-il, je me trompais... Du reste, en y portant plus d'attention, il est facile de voir que la forme de cette caisse est bien différente de celle qui m'appartient... Mais j'ai une autre question à vous adresser, et je ne veux pas vous faire perdre votre temps.

—Faites vite alors, monsieur, dit le garde-magasin.

Sir Balcam tira une pièce de cinq francs de son porte-monnaie et l'offrit à son interlocuteur.

—Mon ami, reprit-il, je ne suis pas riche, mais je paye toujours bien les services que l'on me rend.

—Que puis-je faire pour monsieur ? demanda le garde, gagné par le pourboire.

—Si mes affaires sont terminées ce soir, comme je l'espère, je quitterai Fontainebleau cette nuit. Dans cette hypothèse, il me serait agréable de pouvoir reprendre ici les colis que je vais y laisser.

—Ce sera comme vous voudrez.

—Vous couchez, je crois, dans ce magasin ?

—C'est moi, du moins, qui suis de garde cette semaine.

—Tout va pour le mieux, alors.

—Si vous avez besoin de moi, vous n'aurez qu'à frapper au contrevent de la fenêtre.

—C'est parfait !... A bientôt, donc, et comptez sur ma reconnaissance.

Sir Balcam s'éloigna sur ces mots, pendant que le gardien continuait de ranger les colis que le train venait d'apporter.

Au milieu des occupations et des travaux de son emploi, il eut bien vite oublié l'homme aux cheveux roux, et, quand vint le soir, il ne songeait plus à lui.

Il installa son lit dans un coin, disposa toutes choses pour le passage des trains de nuit, et ne tarda pas à se coucher.

Quelques secondes après, il dormait d'un profond sommeil.

Combien ce sommeil dura, c'est ce qu'il serait difficile de dire ; toujours est-il que, au bout d'un certain temps, notre homme se réveilla en sursaut et se dressa effrayé sur son séant.

A tort ou à raison, à travers les rêves de la nuit, il avait cru entendre un bruit singulier, —quelque chose comme un râle, —et, particularité plus étrange encore, ce bruit lui avait semblé venir du magasin même.

Il prêta l'oreille et écouta.

Cinq minutes passèrent sans que rien troublât le silence.

—J'aurai rêvé, se dit-il en haussant les épaules.

Et il se laissa retomber sur son oreiller.

Mais, à ce moment même, un nouveau bruit vint jusqu'à lui, et il entendit distinctement le grincement d'ongles crispés sur une des cloisons du magasin.

Il n'hésita plus, sauta à bas de son lit, et alluma sa lanterne.

C'était certes un garçon robuste et courageux, mais la peur commençait à le gagner, et il était résolu à découvrir, à tout prix, la cause de ces bruits mystérieux.

Il fit trois ou quatre fois le tour du magasin, examinant avec attention les colis qui s'y trouvaient rangés, et revint peu après vers son lit, assez contrarié de n'avoir rien découvert.

Tout à coup, pourtant, il se frappa le front, se prit à sourire, et marcha à pas rapides vers la porte.

A peine l'eut-il ouverte, qu'il aperçut un homme debout sur le seuil.

—Ah ! ah ! dit-il avec satisfaction, c'est donc vous, monsieur Balcam ?

—Moi-même, répondit ce dernier, est-ce que vous ne m'attendiez pas ?

—Si, si, mais vous pouvez vous vanter de m'avoir fait peur.

—Moi !

—Et qui donc ?

—Mais j'arrive à l'instant... et il serait difficile...

—Comment, ce n'est pas vous qui avez gratté à la porte ?

—Pas le moins du monde.

—Voilà qui est décidément très singulier.

—Que se passe-t-il ?

Le gardien raconta en peu de mots ce qu'il avait entendu ou cru entendre.

Pendant qu'il parlait, ils avaient pénétré dans le magasin.

—Tout cela est fort étrange, en effet, dit sir Balcam quand il eut fini, et vous ne soupçonnez pas la cause de ces bruits ?

—Je la cherche.

Ils étaient arrivés près de l'endroit où avait été déposée, le matin, la caisse adressée à M. Thomas, gare restante, Fontainebleau.

A peine y eut-il jeté les yeux, que sir Balcam poussa un cri.

—Qu'y a-t-il ? fit le gardien.

—Regardez !

L'homme de peine se pencha vers le colis, et se releva presque aussitôt, avec un geste d'épouvante.

—Mais c'est du sang qu'il y a après cette caisse !... s'écria-t-il.

—Cela me fait cet effet.

—Vous me donnez le frisson...

—Oh ! il ne faut pas se laisser effrayer ainsi, mon ami ; et, si j'ai un conseil à vous donner...

—Que faut-il faire ?

—Il doit y avoir des gendarmes dans le pays.

—La caserne est à deux pas...

—Faites prévenir le commandant, que l'on se rende chez le procureur impérial, et, pendant ce temps, nous ouvrirons la caisse.

—Vous auriez ce courage !

—Allez ! allez ! ne perdez pas une seconde, et, si un crime a été commis, on vous saura gré, n'en doutez pas, du zèle que vous aurez déployé en cette circonstance.

Le conseil donné par sir Balcam fut aussitôt suivi, et, une heure après, le procureur impérial accourait en toute hâte sur les lieux, suivi des deux principaux médecins de la localité.

On procéda à l'ouverture de la caisse, dans laquelle on trouva un cadavre, celui d'une jeune femme.

Chacun était terrifié. Seul, Balcam regardait et écoutait, sans laisser paraître la moindre émotion.

—Voilà un épouvantable crime, dit bientôt un des médecins ; il est évident que cette femme a été enfermée dans cette caisse avant qu'elle ne fût tout à fait morte ; elle a été assassinée, puis étouffée : c'est horrible !

—Ah ! la justice découvrira sans nul doute les assassins, dit à son tour le magistrat ; cette femme était jeune encore : la délicatesse de sa peau, la blancheur de ses mains, les quelques lambeaux de linge qui l'enveloppent, tout annonce qu'elle appartenait à une classe riche. Nous saurons avant peu qui elle est.

Sur ces derniers mots, Balcam, qui était resté immobile jusqu'alors, s'avança vers le procureur impérial :

—Pardon, monsieur, dit-il aussitôt, mais si vous voulez bien me le permettre, je puis, dès à présent, fournir à la justice des renseignements utiles.

—Connaissez-vous cette femme ?

—Oui, monsieur.

—Et quelle est-elle ?

—C'est milady Curran, la femme de l'attorney général de Londres.

Il y eut un mouvement dans l'auditoire ; tous les regards s'étaient fixés sur Balcam.

—Vous connaissez peut-être aussi les mobiles du crime ? reprit le procureur impérial.

—Non, monsieur.

—Et les assassins ?

—Pas davantage.

—N'importe. Vous pouvez, en effet, nous être d'une grande utilité, et je vous invite à me suivre à l'instant dans mon cabinet.

Balcam s'inolina.

—Je suis à vos ordres, répondit-il. Seulement, à cette heure, je crains bien que je ne puisse me rendre à votre désir.

—Pourquoi cela ?

—Je pars dans une heure.

—Où allez-vous ?

—A Toulon.

—Mais c'est impossible... l'intérêt de la justice...

—Quand je vous aurai dit qui je suis, et que je vous aurai fait connaître ce que je vais faire à Toulon, je suis certain, monsieur, que vous m'autoriserez à m'éloigner.

—Qui êtes-vous donc, monsieur ?

Balcam présenta sa carte au magistrat et lui dit quelques mots à voix rapide et basse.

—S'il en est ainsi, dit le procureur, je ne mets, en effet, aucun empêchement à votre départ ; mais je compte sur un prochain retour.

—Avant huit jours, j'aurai l'honneur de me présenter à votre cabinet.

—Allez donc, monsieur, et je ferai des vœux pour que vous réussissiez.

FIN.

LA SECONDE PARTIE A POUR TITRE :

L'ÉCHAFAUD

AU BON MARCHÉ — MAISON — ALPHONSE VALIQUETTE

1869—RUE NOTRE-DAME—1871

VENTE SANS RÉSERVE

A une réduction directe de **50 pour cent**, sans égard au coûtant.

LIGNE SPÉCIALE

Tout notre grand assortiment de Peluche en Soie dans toutes les nuances, sacrifié à 65 cts la verge.

SEALETTE A \$3.00 LA VERGE.

Tout notre assortiment de Manteaux, Dolmans, Paletots, Yfantas, ainsi que nos Manteaux d'enfants, à être clairé à 50c dans la piastre.

Velours de Soie, Drap Ottoman, Imitation de fantaisie, Garniture en Pelletterie, Drap Jersey, Garniture en plumes, Etoffes à Manteau de fantaisie, sacrifiés à la moitié du prix.

Une surprise dans les lignes suivantes :

300 Chapeaux de Foutre avec garniture élégante à \$1.00.
500 Tuques en Laino de couleur à 15 cts.
1 lot varié d'Etoffe à Robe, tout laino, à 15 cts.

Un lot d'Echantillon de Lainages, tels que Châles, Capines, Fascinatour, Nuages, Robes d'enfants et une quantité d'autres objets en Laino, à être donnés à 50 cts dans la piastre.

Grande vente sans réserve de Tweeds, Etoffes à Pardessus, Etoffes à Pantalons, Melton, Draps de Pilot pour Capots, à être clairés à n'importe quel prix.

Vente spéciale de Garnitures de maison, à une réduction de 25 pour cent comme suit : tout Tapis Bruxelles, Velour, Laino, Tapestry et Corde.
Tous nos Préferts anglais, américains et canadiens, à être clairés à la réduction comme ci-haut mentionné.

AU BON MARCHÉ

1869—RUE NOTRE-DAME—1871

ALPHONSE VALIQUETTE, Propriétaire

HORACE PEPIN, L.D.S.

CHIRURGIEN-DENTISTE

1639—RUE NOTRE-DAME—1639

3e porte Est de la Côte St-Lambert

MONTREAL

MEUBLES !

SETS DE SALON, SETS DE CHAMBRE

BIJOUX, MONTRES en OR et en ARGENT

LAMPES, CADEAUX DE NOCES, &c, &c.

— CHEZ —

FOUCHER FILS & CIE

798, RUE STE-CATHERINE

ÉTRÉNNES !

CALENDRIERS A EFFEULLER

“ÉPHÉMÉRIDES”

POUR 1888

Avec indications des faits remarquables ou des pensées pieuses.

Articles des mieux finis avec cartons gelatinés et représentation de personnages comme ci-dessous :

Avec Indications Historiques

PAUL ET VIRGINIE	prix franco,	50 cents
COPERNIC ENSEIGNANT L'ASTRONOMIE		50 "
LA COLPORTEUSE D'ŒUFS		50 "
LE SPORT		50 "
LA MARINE		45 "
LES BEAUX ARTS		40 "
TORREADOR		40 "
LES CHARMEURS D'OISEAU		30 "
CUPIDON		25 "
ENLUMINÉ		25 "

Avec Pensées Pieuses ou Vies de Saints

SACRÉ CŒUR DE JÉSUS ou de MARIE		50 "
“ “ “ plus petit		40 "
ENFANTS DE MARIE		30 "

Aussi—Le Grand ALMANACH des Familles Chrétiennes, pour l'année 1888 illustré d'un magnifique chromo de N. D. de Lourdes, et d'un grand nombre d'illustrations. Prix 15 cts.

GRANGER FRERES

LIBRAIRES-PAPETIERS

No. 1699, Rue Notre-Dame, MONTREAL

Prière de correspondre.

EDWARD STUART

1854—RUE NOTRE-DAME Ouest—1854
MONTREAL

La réputation de la MAISON STUART est établie depuis longtemps. Dans toutes les Expositions elle a obtenu les Premiers Prix pour ses

CAPOTS, MANTEAUX, CASQUES, MANCHONS, TUQUES, etc., EN FOURRURES.

Il n'est donc pas étonnant que sa clientèle augmente de jour en jour. Les personnes qui désirent avoir des

Articles en Fourrures de Premier Choix, et à des prix qui conviennent à toutes les bourses devraient visiter la MAISON STUART avant d'aller ailleurs.

Loterie Nationale de Colonisation !

TIRAGE DU 21 MARS 1888

3204 LOTS VALANT \$60,000.00

OUT DU BILLET :

Première Série, \$1.00. — Deuxième Série, 25 cts.

DEMANDEZ LE CATALOGUE DES PRIX

La Secrétaire.

S. E. LEFEBVRE, - - - 19, rue St-Jacques, Montréal

Les MODES FRANÇAISES ILLUSTRÉES

Nous nous faisons un plaisir de signaler à nos nombreuses lectrices une publication qui est appelée à leur rendre les plus grands services. nous voulons parler des **MODES FRANÇAISES ILLUSTRÉES** publiées par MM. J. LESSARD & C^{ie}, 49 rue St-André, à Montréal. Ce journal, qui paraît tous les samedis, s'occupe de tout ce qui est du domaine de la mode : toilettes et confections pour jeunes filles, costume d'enfants, layettes, ouvrages de fantaisie, travaux à l'aiguille, crochet, broderie, etc. Un département spécial est consacré à la lingerie nouvelle. Des chroniques de mode, des correspondances parisiennes, des causeries sur l'équité, des recettes de cuisine et des renseignements de toute nature, complètent heureusement cette publication absolument indispensable dans toutes les familles : elle est à la portée de toutes les bourses, l'abonnement n'étant que de \$3.00 par an. Un numéro séparé se vend 10 cts aux bureaux du journal, 49 rue St-André, près de la rue Ste-Catherine. Les personnes qui désirent avoir la collection complète feront bien de se presser. Il ne reste plus qu'un très petit nombre de copies des deux premiers numéros parus.

OCCASION !!

LES DERNIERS VOLUMES

Nous offrons en vente les derniers volumes qui nous restent en mains et qui ne peuvent plus être trouvés en librairie.

AMOUR ET CRIME, 1er vol., 15c.

LA HAINE, 2e vol. - - - 15c.

LES ORPHELINES - - - 15c.

L'IDIOTE, \$1.00 réduit à - 35c.

LE CHOLERA - - - 5c.

LE TRAITÉ DU CHEVAL - 5c.

TROIS ANS EN CANADA - 25c.

Profitez de l'occasion, les derniers volumes s'enlèvent rapidement
S'adresser à

POIRIER, BESSETTE & C^{ie}

1540 Rue Notre-Dame, Montréal

Envoyés franco dans tous les bureaux de poste.

LA BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS

EST PUBLIÉE AUX PRIX SUIVANTS :

UN AN, \$2.50. 6 MOIS, \$1.25. Le Numéro, 5 CENTINS

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

POIRIER, BESSETTE & C^{ie}, Editeurs-Propriétaires.—Boîte B.P. 138

NUMEROS PARUS :

La Femme au doigt coupe
Les Trois Chercheurs de pistes
La Perle Noire
Tolla
L'Abîme
Le Banquier des Pirates, 1re série
L'Archipel en feu, 2e série
Tancredi de Rohan
Nora
Le Petit Vieux des Batignoies
L'Epave du Cynthia, 1re série
Le Secret de Patrick O'Donoghue, 2e série
La Rose Blanche, 1re série
Le Dernier des Enfants d'Edouard, 2e sér.
L'Incendiaire
Un Duel au Désert
Le Pêcheur de Perles, 1re série
Les Frères de la Côte, 2e série
Les Voleurs de Chevaux, 1re série
La Chasse aux Brigands, 2e série
La Peau Rouge, 3e série
Le Crime de Pierrefitte, 1re série
La Révélation, 2e série
Colomba, 1re série
La Vengeance Corse, 2e série
Le Fou Yégo, 1re série
L'Invasion, 2e série

Le combat de Falkenstein, 3e série
Les Chevaliers de l'As de Pique, 1re série
La Fille de Margareid, 2e série
L'Héritage Fatal, 1re série
Le Jettatore, 2e série
Le Diamant Caché, 1re série
Camille, 2e série
Le Testament du Commandeur, 3e série
Une Famille Corse
La mort de Pierre Duvernay, 1re série
La Folle, 2e série
Le Sacrifice de Germaine, 3e série
La Vengeance, 4e série
La Justice de Dieu, 5e série
L'Honnête Criminel
Le Bureau de Poste de St-Martin-lez-Monts, 1re série
Bon sang ne peut mentir, 2e série
Valérie, 3e série
Une Evasion à la Guyane, 1re série
Les Millions du Nabab, 2e série
L'Arme Révélatrice, 3e série
Le Comte d'Olligny, 4e série
Le Parricide, 5e série
Vingt ans à la Bastille
Néida
Ginevra

La Chasse à l'Héritage, 1re série
Le Bal Masqué, 2e série
Les Deux Sœurs, 3e série
Le Revenant, 1re série
Tom Sandons, 2e série
L'Œil de Vichnou, 3e série
L'homme à l'oreille cassée, 1re série
Le colonel Fougas, 2e série
Vœu de Haine,
1re série, Le Chat du bord
2e série, La "Brulo-Gueule"
3e série, Philopon le Poulpecan
4e série, Chouans et Républicains
5e série, A coups de fusil
6e série, L'Enlèvement de Jeanne
7e série, Kernoé
8e série, A la Baionnette
9e série, Le secret de Philopon
10e série, Crochetout
Le dernier des Trémoulin
Le mangeur de Pouivre
L'assassinat de Versailles
Le crime de la rue Saint-Laurent
1re partie, Le Meurtre
2e partie, La chasse à l'homme
3e partie, L'Expiation